

Directeur de la publication

Patrick Barillot

Responsable de la rédaction

Patricia Zarowsky

Comité éditorial

Danielle Ballet

Wanda Dabrowski

Claire Duguet

Irène Foyentin

Didier Grais

Sophie Henry

Stéphanie Le Blan

Françoise Lespinasse

Kristèle Nonnet

Éliane Pamart

Jean-Luc Vallet

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

sommaire du n° 81, octobre 2013

Billet de la rédaction	5
Séminaire EPFCL à Paris 2012-2013	
<i>Que peut-on savoir du savoir inconscient ?</i>	
Patricia Zarowsky, « Le signifiant est signe d'un sujet »	9
Nicolas Bendrihen, Le trou noir	17
Françoise Josselin, Le vrai S1	25
Colette Soler, <i>Lalangue</i> et l'ordre langagier	33
<i>Soirée de clôture du séminaire</i>	
Claude Léger, Savoir, contingence et destin	47
Marc Strauss, Deux questions	53
Martine Menès, Qu'est-ce qu'« on » peut savoir de l'EPFCL ?	57
Jean-Pierre Drapier, Que peut-on savoir du savoir inconscient du passant ?	61
Journée débat d'École du 16 juin 2013	
<i>Débat d'École : sa passe, ses membres, ses commissions</i>	
Vicky Estevez, Interrogations	69
Michel Bousseyroux, La troisième	73
Albert Nguyễn, Lacan, encore !	77
Colette Soler, De la possibilité d'une école	81
<i>Articulation Collège clinique-Forum-École</i>	
Bernard Nominé, Introduction au débat	87
Marc Strauss, Les relations avec les autres associations de psychanalyse	91
Hommage à Fulvio Marone	
Michel Bousseyroux, Hommage à Fulvio	99
Albert Nguyễn, Un voyage à Naples	101
Chronique éphémère sur les pères au XXI^e siècle	
Jacqueline Patouet, <i>Le père est une mère comme les autres</i>	105

Billet de la rédaction

Publication

Peu avant l'été est parue la cinquième édition du *DSM (Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux)*. On peut déjà y dénoncer une sorte de médicalisation de la vie ordinaire. En effet, l'ajout de nouveaux diagnostics et l'abaissement de certains seuils ont pour triste conséquence d'augmenter considérablement la proportion de sujets susceptibles de recevoir des diagnostics psychiatriques. Parmi les nouveautés du *DSM-5*, l'introduction d'une évaluation dimensionnelle visant à déterminer la gravité des symptômes retient particulièrement l'attention. En effet, l'approche « dimensionnelle », supposément plus flexible en regard de la traditionnelle approche « catégorielle », risque de bouleverser la pratique de nombreux professionnels habitués à penser en termes de syndromes et non de traits isolés. Désormais, le clinicien « cotera » la présence et la sévérité des symptômes pour certains troubles et bien sûr, suivant où est placé le curseur sur le continuum, le marché de la maladie psychique pourrait considérablement s'accroître.

Concernant les ajouts ou les modifications de diagnostics de nature inquiétante, relevons d'abord le trouble de dérégulation dit d'« humeur explosive ». Celui-ci s'appliquera aux sujets de 6 à 18 ans présentant une irritabilité persistante et des épisodes fréquents de manque de contrôle du comportement. Ensuite, le « trouble dysphorique prémenstruel », version sévère des variations d'humeur liées aux règles douloureuses, laisse quant à lui présager un début de pathologie du syndrome prémenstruel. Le cas de « l'hyperphagie boulimique » peut aussi surprendre. Selon ce nouveau diagnostic, visiter immodérément son réfrigérateur deux fois par semaine pendant trois mois est désormais pathologique !

Plus grave encore et particulièrement lourde de conséquences est l'abolition de « l'exclusion du deuil », une clause qui permettait aux personnes récemment endeuillées de ne pas être étiquetées du

trouble dépressif majeur, à moins que les symptômes ne persistent au-delà de deux mois. En supprimant cette exclusion, on ouvre la voie à une médicalisation du deuil...

Arrêtons-nous là. Je vous laisse le « plaisir » de découvrir le reste par vous-même et, bien loin de cette triste recherche de normalisation et de banalisation du concept même de diagnostic, je vous propose de lire ce nouveau numéro du *Mensuel*, beaucoup plus subversif dans son contenu !

Vous y trouverez les quatre derniers textes du séminaire EPFCL, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? », qui avait lieu à Paris. Avec la lecture détaillée de deux passages du séminaire *Encore*, vous apprendrez ce que le mathématicien Villani fait de « ce savoir surgi de lui-même sans lui », ou encore vous découvrirez ce qu'est une interprétation « hasardeuse » qui ne cible que le réel. Puis viendront les textes de la soirée de clôture de ce séminaire qui ont permis un débat passionnant, que vous pouvez retrouver sur le site de l'EPFCL. Y ont été questionnés le rapport entre le savoir et l'amour, la notion d'invention de savoir, le « on » utilisé dans le titre du séminaire lui-même, qui n'est pas sans lien avec le réel d'un savoir sans sujet, et enfin l'articulation possible entre un savoir-faire avec le réel de l'inconscient et la passe.

Puis ce seront les différentes interventions de la passionnante journée débat du 16 juin dernier. La matinée a été consacrée au débat d'École : sa passe, ses membres, ses commissions, et l'après-midi à l'articulation Collèges cliniques-Forum-École. La richesse de tous les exposés, leur rigueur permettant un rappel historique de la création de notre École ainsi que l'affirmation de la nécessité de la prise en compte de sa dimension internationale et de l'engagement de ses membres ont été quelques moments forts de cette rencontre.

Deux textes très émouvants rendent ensuite hommage à notre collègue Fulvio Marone disparu récemment.

Enfin, le *Mensuel* se termine par une chronique qui du père idéal au père symptôme nous annonce nos prochaines journées nationales.

Alors, bonne rentrée et bonne lecture !

Didier Grais

Séminaire EPFCL à Paris 2012-2013

Que peut-on savoir
du savoir inconscient ?

Patricia Zarowsky

« Le signifiant est signe d'un sujet * »

En commençant cette dernière leçon du séminaire *Encore* du 26 juin que nous commentons pour la cinquième séance, Lacan renouvelle la formule qu'il a introduite en début d'année : « La jouissance de l'Autre n'est pas le signe de l'amour. » La question, dit-il en concluant l'année, n'est pas tant celle de l'amour que celle de la jouissance que comporte le savoir dans son « exercice ». Et il énonce ici que « le savoir, c'est une énigme ¹ ». C'est cet axe-là, la question du savoir inconscient, que nous avons mis au travail cette année dans ce séminaire.

La jouissance, dit Lacan, est de l'Un tout seul et ne fait pas rapport, néanmoins il y a rencontre amoureuse entre deux partenaires, entre « deux signifiants ² ». Qu'est-ce qui va alors rendre possible cette rencontre alors que le sujet ne sait pas ce qui de son inconscient est en jeu dans la rencontre amoureuse et alors qu'il méconnaît ce qui chez son partenaire lui fait signe d'une rencontre possible ? Le signe, Lacan a dit précédemment, « n'est pas le signe de quelque chose, mais d'un effet [...] du signifiant ³ ». Le signe d'un sujet, qui peut permettre la rencontre avec un autre sujet, est inconscient. Il est l'effet d'un signifiant maître du sujet.

Lacan va questionner le savoir inconscient comme énigme à partir de la jouissance qui affecte le sujet dans son corps. Ce qui de l'inconscient ne passe pas par l'élaboration signifiante reste insu

* Intervention faite à Paris, le 16 mai 2013, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire de la page 130 du séminaire *Encore* (Paris, Seuil, 1975), de « C'est parce qu'il y a l'inconscient » jusqu'à « pour un autre signifiant ».

1. *Ibid.*, p. 125.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 48.

mais peut se manifester au sujet par l'affect. C'est à partir de là, de ce qui l'affecte que le sujet va pouvoir savoir quelque chose de ce qui assure, je le cite, sa « copulation » avec le savoir ⁴, mais « il y a du rapport d'être qui ne peut pas se savoir ⁵ ».

Cette nouvelle conceptualisation de l'inconscient, que Lacan a développée dans ce séminaire, comme savoir énigmatique l'a conduit, à ce moment de son enseignement, à donner la primauté à la jouissance sur le symbolique. Cela l'amène à se détacher de la logique épistémique et à s'orienter vers la topologie, comme nous le voyons dans la leçon « Ronds de ficelle » qui précède celle que nous commentons et où il commence à construire le nœud borroméen.

L'hypothèse lacanienne

Dans cette leçon, Lacan va redéfinir le sujet lacanien, en posant son hypothèse de ce qui détermine le sujet, comme sujet de l'inconscient, à partir de l'énigme qu'il est à lui-même, divisé entre son savoir inconscient insu et sa vérité qu'il ne peut jamais rejoindre.

Je vais rappeler brièvement l'hypothèse commentée la dernière fois par Claire Duguet, car le passage que j'ai à commenter vient dans la suite immédiate de ce passage et en fait partie.

« Mon hypothèse, nous dit Lacan, c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. »

Pourquoi distingue-t-il « l'individu affecté de l'inconscient » du « sujet d'un signifiant » pour ensuite affirmer dans la même phrase qu'ils sont le même ?

Dans la leçon précédente, Lacan les a distingués en disant que :

- « l'individu » est celui qui en tant qu'il parle est représenté par le signifiant, il n'est « qu'un fait de dit ». L'individu, c'est l'être parlant supposé à la chaîne signifiante ;

- le « sujet » est celui « qui parle avec son corps et ceci sans le savoir », à partir de sa jouissance singulière qui s'est chiffrée dans le cristal de *lalangue* et a affecté son corps ;

- l'inconscient est un savoir joui.

4. *Ibid.*, p. 130.

5. *Ibid.*, p. 108.

Son hypothèse, je cite Colette Soler, est : « Le corps affecté est le même que ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. » « Le corps affecté et le sujet sont le même ⁶. »

Lacan ajoute : « *La seule preuve que nous ayons que le sujet se confonde avec cette hypothèse et que ce soit l'individu parlant qui le supporte, c'est que le signifiant devient signe.* »

L'individu, celui qui est représenté par le signifiant, celui qui n'est qu'effet du signifiant, comment peut-il devenir « sujet d'un signifiant » et, plus encore, comment « peut-il ce signifiant devenir signe d'un sujet », alors même que Lacan affirme que le sujet « n'est jamais que ponctuel et évanouissant » ?

L'hypothèse lacanienne est l'hypothèse d'une psychanalyse lacanienne. « Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que dire qu'il y a hypothèse », celle qui suppose un sujet, « l'individu affecté de l'inconscient ». Une psychanalyse lacanienne conduit le sujet jusqu'à son dire singulier. Dire qui se déduit de tous ses dits, où les signifiants le représentent pour un autre signifiant. « Sujet d'un signifiant » où ses S1, traits unaires qu'il aura prélevés dans sa *lalangue*, feront signe qu'il y a un sujet de l'inconscient. Des S1 qui n'auront comme *ex-sistence* que les effets qu'ils produiront sur le sujet, affects de corps.

Pourquoi Lacan a-t-il eu besoin de revenir à cette notion de signe ? Cela vient-il démentir ce qu'il a posé pendant si longtemps du signifiant représentant un sujet pour un autre signifiant ?

Lacan avait déjà amené la notion de « signe » dans d'autres séminaires, comme celui de *L'Identification*, lorsqu'il cherchait à définir le sujet dans sa différence. Il demandait : « Est-il signe en fin de compte, lui [le sujet divisé], ou signifiant ⁷ ? » Il répondait « signe ». « Signe de quoi ? » « De rien. » Je le cite : « Le signifiant signifie auprès de l'autre signifiant cette chose privilégiée qu'est le sujet en tant que rien. »

Le sujet fait consister l'Autre du désir, pour donner sens à son désir, mais l'Autre n'existe pas. Le désir ne pouvant définir le sujet

6. C. Soler, « L'énigme du savoir », dans *Le Langage, l'Inconscient, le Réel*, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « Césures », 2012, p. 43.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IX, L'Identification*, leçon du 21 mars 1962, inédit.

dans sa différence, dans sa singularité, Lacan va chercher cette singularité dans ce qu'il y a de plus réel chez le sujet : sa jouissance. Lacan dit du désir qu'il est imaginaire parce qu'il est pris dans les rets de la demande adressée à l'Autre, alors que pour tout sujet la jouissance est réelle et singulière. Ce qui commande à la jouissance est l'objet *a*, ce qui a chu du sujet pour accéder à l'être, qui tient à l'Autre et qui surgit comme absence dans la rencontre avec l'Autre. La jouissance est de l'Un, elle ne fait pas rapport, mais elle fait signe d'un sujet.

Je tiens à préciser que ce signifiant devenu signe n'est ni le signe observable de la médecine, ni le signe tel que Lacan le développe chez le sujet psychotique, signe dans le réel où l'enseigne lumineuse ou toute autre chose va faire signe au sujet que ça le concerne, lui. Il s'agit d'un savoir déjà là dans l'inconscient, un S1 qui n'est pas de l'ordre de l'invention, pour reprendre la discussion de la séance précédente. Il ne surgit pas de nulle part, c'est le sujet, je cite Claire Duguet, « qui l'a prélevé dans *lalangue* de l'Autre du langage et porte la trace de ses jouissances ».

« C'est parce qu'il y a l'inconscient, à savoir lalangue en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe. »

À partir d'*Encore*, c'est *lalangue* qui définit l'inconscient lacanien. L'inconscient-*lalangue*, dit réel, est constitué par un savoir qui ne peut que rester insu et imprenable. Ce sont les affects de jouissance : émois, embarras, empêchements, honte... entre autres, qui vont faire signe, de l'ex-sistence de *lalangue* et donc de l'inconscient.

Lacan revient dans *Encore*, au moment où il pose son hypothèse, à la définition du signe du logicien Pierce, qui dit qu'« un signe représente quelque chose pour quelqu'un ». Car pour Lacan « *lalangue* est faite pour sémiotiser ». Le signe est la première et la dernière affaire pour la psychanalyse, disait Lacan dans « Radiophonie ». Ce qui divise le sujet, le « ça ne va pas » de la jouissance du symptôme, est déjà là, à l'entrée dans ce qui conduit le sujet en analyse.

Lalangue fait signe de la jouissance qui lui est afférente, jouissance qu'il dit affiner avec la jouissance phallique. « Elle est en rapport, dit-il, avec la jouissance phallique comme les branches à

l'arbre ⁸ ». La jouissance phallique est hors corps, mais celle qui touche au corps par *lalangue* s'insinue dans le corps par la chatouille, mais aussi, en suivant la métaphore de l'arbre, par « un brin de jouissance ».

Ce sont ces S1, signifiants maîtres, signifiants qui « peuvent être appelés à faire signe », qu'on peut entendre, dit-il, « comme le *thing* » ou bien aussi l'achose ⁹, pour dire qu'elle n'est pas signe d'une présence mais qu'elle est la chose jouissante, le *Dasein* ou l'objet *a*, cernée par le langage. Ce sont ces S1 qui cernent le réel du non-rapport sexuel, conséquence, je le cite dans « Radiophonie », « de la faille que produit l'étant de se dire ¹⁰ ».

***Lalangue* cohabite avec l'être parlant**

Dans « L'étourdit », Lacan avait déjà utilisé cette même métaphore en parlant de « stabitat qu'est le langage » pour dire que le sujet habite le langage qui lui décerne un corps.

Quand on cohabite avec quelqu'un, chacun a son lieu à soi et seuls quelques espaces dans la maison sont partagés. L'être parlant, effet du signifiant, cohabite avec *lalangue*, « qui n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister ¹¹ ». Lacan ne dit pas qu'il habite avec elle, puisqu'elle lui reste étrangère en partie, comme le serait un colocataire. Il nous indique là qu'il n'y a pas chez le sujet d'un côté l'être parlant puis de l'autre *lalangue*. Cela équivaldrait à dire que l'être parlant ne pourrait rien savoir de cette autre partie qui le constitue.

Le sujet est divisé, divisé par les S1 de la répétition qui affectent la jouissance en produisant une perte de jouissance et par le S1 du symptôme qui l'affecte dans son corps en produisant un plus de jouir. Ce S1 va au moyen de l'élaboration signifiante passer au langage et le sujet peut savoir ce qui le divise.

Cet élément de *lalangue*, qui est un élément joui, hors sens, fait la trame du symptôme qui vient recouvrir un impossible, celui du rapport sexuel. Mais aucune objectivation du savoir ne peut signifier

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, leçon du 11 juin 1974, inédit.

9. J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres », 1967, inédit.

10. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 426.

11. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 490.

le manque-à-être. Il ne peut se reconnaître que par les effets qu'il produit sur le sujet en termes d'affects.

« En tant que support formel le signifiant atteint un autre que ce qu'il est tout crûment, lui, comme signifiant, un autre qu'il affecte et qui en est fait sujet, ou du moins qui passe pour l'être. »

Ce signifiant devenu signe est support formel, cet élément de *lalangue* atteint le sujet dans sa jouissance et le fait sujet de son inconscient en l'affectant. Le signifiant devient objet joui dans sa *motérialité*.

Je cite Lacan dans la conférence à Genève : « Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce *motérialisme* que réside la prise de l'inconscient – (je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme). »

C'est en l'affectant dans son corps qu'il devient signe du sujet. Mais ce signifiant passé au signe n'est qu'une figure du semblant, il n'est pas le signe de quelque chose mais d'un effet qui est le sujet. Car « le signe suppose le quelqu'un à qui il fait signe de quelque chose ». Lacan donne l'exemple du « pas de fumée sans feu » et dit que « la fumée est signe du fumeur pour quelqu'un ». Qui est ce quelqu'un ? demande Lacan dans « Radiophonie ». « C'est le quelqu'un de nulle part ¹² », l'inconscient. « Qui passe pour être sujet » car il est sujet sans le savoir.

« C'est en cela que le sujet se trouve être, et seulement pour l'être parlant, un étant dont l'être est toujours ailleurs, comme le montre le pré-dicat. Le sujet n'est jamais que ponctuel et évanouissant, car il n'est sujet que par un signifiant, et pour un autre signifiant. »

L'intrusion du signifiant devenu signe, signe qui n'est qu'un leurre et qui a comme corrélat la castration du sujet, ne fait que démontrer la faille, la division du sujet. Le sujet est divisé entre

12. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 414.

vérité et savoir. Et comme « on ne peut dire le vrai du réel ¹³ », l'être est disjoint de sa vérité. Vérité qu'il peut tenter d'élaborer dans une analyse mais qui reste toujours hypothétique du fait même de la structure du signifiant.

« Là où je suis, je ne pense pas et là où je pense je ne suis pas. » Le signifiant ne fait signe que d'une jouissance d'un être qui n'est que ponctuel, évanouissant. Le sujet se trouve aboli, effacé aussitôt qu'apparu. Notre vérité, dit Lacan, « n'est jamais qu'un corps ¹⁴ », mais ce qui conditionne la structure, le non-rapport sexuel, ne peut s'inscrire dans le corps.

Conclusion

Alors, « que peut-on savoir du savoir inconscient ? »

Le sujet peut « savoir » certains des éléments de sa *lalangue*, signifiants hors sens qui ont un effet sur sa jouissance. Il peut avoir extrait certains de ses S1 par l'élaboration signifiante, dans une analyse. Ils auront donné sens, *jouis-sens* à son existence, pour le meilleur et pour le pire. Il pourra les faire siens, et s'en détacher parce qu'ils sont hors sens, porteurs d'une « vérité menteuse ». Mais il ne saura pas pourquoi ce sont ces signifiants-là qu'il a prélevés dans le discours de l'Autre pour venir recouvrir le réel de la castration.

Lacan à la fin de son enseignement, dans la leçon du 15 novembre 1977, de son tout dernier séminaire *Le Moment de conclure*, dit : « Il n'y a que les supports multiples du langage qui s'appellent *lalangue* et ce qu'il faudrait bien, c'est que l'analyse arrive par une supposition, arrive à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole. » Sauf qu'il n'y a pas de dernier mot.

Reste ce que Colette Soler appelle « le savoir sur les négativités de la structure [...] qui permettent une séparation de l'Autre par le réel ¹⁵ ».

13. C. Soler, « L'énigme du savoir », *op. cit.*, p. 50.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 39.

15. C. Soler, « L'énigme du savoir », *op. cit.*, p. 51.

Nicolas Bendrihen

Le trou noir *

Je suis parti du trou noir – pas seulement pour cette intervention, mais dans la psychanalyse ! En effet, l'inconscient dans la cure s'est pour moi présenté sous sa forme la plus inaccessible, d'emblée. Lors de la toute première séance avec celui qui a été mon premier analyste, il me fut impossible de lui dire pourquoi je venais. En sa présence, physique, cette séance attendue depuis longtemps ouvrait sur un vide plutôt énigmatique : je ne savais pas, je ne savais plus pourquoi j'étais là. Je pus seulement articuler : « C'est le trou noir », à quoi me fut rétorqué : « Le trou noir, c'est l'inconscient. » Fin de la première séquence !

Cette figure du trou noir m'est revenue avec les références à la science que sème Lacan dans cette dernière leçon du séminaire qui nous occupe, *Encore*. Une part importante de la physique se concentre sur l'exploration et l'élaboration d'un savoir des corps célestes et de l'univers, élaboration pour laquelle il faut postuler l'existence d'une partie invisible, la fameuse matière noire, irréprésentable et imprenable, mais nécessaire conceptuellement, jusqu'à présent en tout cas, pour décrire l'univers ; je vous renvoie au fameux *Discours sur l'origine de l'univers*¹ d'Étienne Klein, qui était venu nous parler à l'École en 2011. Ce trou noir, insaisissable mais pourtant là, m'évoque irrésistiblement une des figures du savoir imprenable sur lequel nous travaillons dans ce séminaire.

Der Arbeiter

Vous avez peut-être vu, toujours dans le champ de la science, la couverture du magazine *Ciel et Espace* de mars 2013, avec Cédric

* Intervention faite à Paris, le 16 mai 2013, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. É. Klein, *Discours sur l'origine de l'univers*, Paris, Flammarion, 2012.

Villani en couverture, titrant « La matière noire, je n'y crois pas ² ! » Villani est un brillant mathématicien, directeur de l'Institut Henri Poincaré de Paris, décoré en 2010 de la médaille Fields – décernée tous les quatre ans à tout au plus quatre mathématiciens de moins de 40 ans ayant produit des avancées significatives dans la discipline. On peut parcourir le chemin de l'avancée qui l'a mené à cette suprême distinction dans un étrange ouvrage qu'il a fait récemment paraître, au titre superbe : *Théorème vivant* ³. Ce titre lie une des figures les plus abouties et formelles du savoir, le théorème, avec le réel de la vie. Je crois que ce n'est pas sans lien avec ce qui nous occupe.

Le problème résolu par Villani est une application du théorème de Landau, un des champs d'étude privilégiés par ce chercheur, une de ses « marottes », comme il le dit dans une interview récente au *Monde* ⁴ : « Le problème sur lequel je rêverais de faire des avancées [...] c'est celui des transitions de phase, ces passages entre deux états, comme celui entre le liquide et le gaz en fonction de la température [...] c'est fascinant. »

Ce problème a à voir avec ce qui fait tenir les corps ensemble, mais les corps élémentaires. C'est sur l'état, l'équilibre et surtout les interactions des particules de matière – soit le degré de « désordre » nommé *entropie* dans cette discipline – dans un champ particulier appelé plasma qu'a travaillé Villani à la suite de Landau, qui, lui, avait produit le théorème dans les années 1940. Landau avait pu établir que, dans le plasma, les particules s'équilibraient à la suite d'une diminution du champ électrique, mais n'avait pu le montrer que dans une version linéaire du modèle. Villani a pu faire la démonstration du théorème dans un système non linéaire : c'est ce qui lui a valu la médaille Fields.

Son livre *Théorème vivant* est fait du récit de sa vie familiale et professionnelle, des échanges de mails relatifs au théorème avec son collaborateur, où l'on voit d'ailleurs à quel point ce savoir mathématique s'élabore avec un autre, nommément Clément Mouhot, son

2. C. Villani, « La matière noire et l'énergie sombre, je n'y crois pas », *Ciel et Espace*, mars 2013, p. 22-25.

3. C. Villani, *Théorème vivant*, Paris, Grasset, 2012.

4. « Dans le métier de mathématicien subsiste une grande part d'aventure. » *Le Monde*, 22 mars 2013. Je remercie Marie-José Latour de m'avoir signalé la parution de cette interview.

compagnon de travail, agrégé de mathématiques, qui suit le raisonnement de Villani, calcule, recalcule et vérifie, amène d'autres pistes également. On lit aussi dans cet ouvrage des récits de rêves, une galerie de portraits et de courtes biographies de ses illustres prédécesseurs dans la science mathématique, et enfin des pages entières d'équations indéchiffrables pour le commun des mortels. Villani me semble y témoigner, dans la construction d'un savoir qui vise à une transmissibilité parfaite et sans faille, d'un rapport particulier entre l'individu et un autre type de savoir qui opère malgré lui, inconscient, tel le travailleur que Freud avait nommé *der Arbeiter*, et que Lacan évoque à nouveau dans *Télévision* : « Un savoir qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge, ce qui ne l'empêche pas de travailler (dans le rêve par exemple). Disons, c'est le travailleur idéal ⁵. »

Le sujet, lui, pense, et même se casse la tête sur la résolution du théorème, ce qu'écrit Villani au cours de ses recherches dans un haïku :

« Et les jours et les nuits
passèrent
en compagnie du Problème ⁶. »

Or, un matin, alors qu'il est en impasse sur un point du problème depuis plusieurs jours, Villani se réveille avec quelque chose de nouveau :

« Que c'est dur de se réveiller. Je me lève à grand-peine, m'assois sur le lit.

Uh ?

Il y a une voix dans ma tête. *Il faut faire passer le second terme de l'autre côté, prendre la transformée de Fourier et inverser dans L2.*

Pas possible ! »

Villani teste l'idée apparue « magiquement » et s'aperçoit que cela fonctionne. Il appelle cela la ligne directe, « quand vous recevez un coup de fil du dieu de la mathématique, et qu'une voix résonne dans votre tête. C'est très rare, il faut l'avouer ! » – cette rareté est plutôt rassurante.

Bien sûr, on peut interroger le statut de cette voix, et du savoir qu'elle énonce. Dans cette séquence-là, la première réaction de Villani

5. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 26.

6. C. Villani, *Théorème vivant*, op. cit., p. 47.

est de douter, de ne pas croire immédiatement à ce qui se dit (même s'il ne semble pas douter que ce soit dit !). Je relève surtout que l'idée qui a surgi est en fait une « simple » réorganisation des termes de l'équation, une autre manière de la poser.

Cet encodage autre des termes du problème permet qu'un savoir nouveau se dégage, et même s'écrive à partir de là. Ce que ne manque pas de faire Villani après le récit de ce moment : il glisse alors dans son livre, pour démontrer ce savoir surgi de lui mais sans lui, dix pages d'équations pour lesquelles il regrette que l'illumination soit, pour le lecteur, noyée dans la technique...

Ce point me semble relever d'un savoir qui opère donc sans le sujet, même s'il n'apparaît pas en prise directe avec *lalangue*. Il y a certes une part qui relève d'un chiffrage autre du problème, d'une réorganisation des données en les déplaçant, les agençant autrement... Cela serait plutôt du côté de l'inconscient-langage et du chiffrage. Mais il y a plus que cette dimension de chiffrage dans cette séquence-là : il y a un savoir comme « processus » qui reste au fond imprenable, qui surgit sans contrôle, tout crûment, et dont il faut ensuite s'atteler à vérifier les implications.

De ce savoir s'extrait quoi ? Des signifiants – représentant un sujet pour un autre signifiant ? Cela ne semble pas le cas dans la solution apparue à Villani. Peut-être sommes-nous plus proches du signe, représentant quelque chose pour quelqu'un qui sait le lire ? Mais si l'on suit les indications difficiles de Lacan dans le passage qui nous occupe ce soir, est-ce un signe du sujet, ou plutôt de la jouissance du sujet chercheur, s'agit-il de signifiants appelés à faire signe ? C'est un problème qui pour moi ne s'est pas résolu par illumination un beau matin !

Un point me paraît assuré, c'est que le corps est impliqué dans ce processus, que ce savoir est en prise avec la jouissance. Villani se heurte, on l'a vu, à des contradictions mathématiques, pour un temps, insolubles. Dans l'avancée vers la résolution, tout son corps est engagé : il marche, s'enferme dans le noir dans la chambre de ses enfants, se met pieds nus sur la moquette, a parfois le visage agité de tics, ce qui impressionne son épouse ! Le problème est vivant, il est une *chose* qui s'agite en lui, qui prend possession de ce chercheur, jusqu'à ce qu'il devienne théorème incarné, non sans apaisement et

satisfaction. *Villani le théorème*, peut-être serait-ce le nom d'une cohabitation d'un sujet et d'un savoir qui l'affecte et le dépasse, et pourtant au cœur de ce qu'il élabore.

Cependant, notre réel n'est pas le réel de la science et, comme le rappelle Lacan, « le truc analytique ne sera pas mathématique ⁷ ». Nous n'avons pas le recours au théorème pour symboliser le réel. Le réel dont nous nous occupons, c'est, selon Lacan qui le déduit de Freud, celui de l'impossible rapport sexuel, impossible à écrire. Que pouvons-nous en savoir qui ne soit pas qu'un trou noir ? Il faut bien en passer par ce qui voile cette absence d'écriture : le fantasme.

Fantasme et trauma

Il était peut-être plus facile de répondre à la question de ce que l'on pouvait savoir du savoir inconscient il y a quelques années ! Quand la théorie de la traversée du fantasme (abordée une seule fois par Lacan dans le séminaire des *Quatre Concepts* ⁸) était d'actualité, beaucoup de témoignages d'AE mettaient en valeur la lente construction du fantasme, sa traversée, l'objet qu'ils avaient été dans leur fantasme et comment ils s'en étaient défaits. Cette conception, que l'on juge aujourd'hui un peu courte pour la fin de la cure, ne serait-ce que parce qu'elle ne s'orienterait que de l'inconscient-langage, n'est quand même pas sans poids clinique. Elle signe en effet un vrai virage dans la cure, ouvrant à la fois à une *désupposition* du savoir de l'analyste qui jusque-là l'incarnait et à un savoir qui me semble « dégonflé », vidé du savoir du fantasme, ouvrant aussi à un savoir en dehors de la préinterprétation du fantasme, un savoir qui ne voile plus l'impossible – mais un savoir qu'il y a de l'impossible –, pas sans la dimension du corps, pas sans l'éprouvé par l'affect (de soulagement, de vide, de deuil après cette passe...).

Le savoir du fantasme n'est pas imprenable ; c'est l'opération analytique même de le prendre, en le vidant de sa jouissance, pour que dans toutes ses variantes l'axiome se construise, et ne demeure qu'une épure, afin que le sujet s'en déprenne. Qu'il n'en reste qu'une

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 105.

8. « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 245-246.

structure vide, certes toujours là chez le sujet, mais ayant perdu son pouvoir d'attraction, et même de captation telle la matière noire qui absorbe tout. Avant la traversée, quand le fantasme est encore consistant, toute émergence du savoir sans sujet peut se trouver ramenée au cadre du fantasme, et déboucher le tonneau du sens. Il me semble que ce n'est plus aussi automatique ensuite et laisse place à notre propre surprise devant chaque émergence de ce savoir, chez soi comme chez ceux que nous écoutons. Il reste du savoir imprenable qui excède la dimension fantasmatique, mais dont on ne pourrait finalement appréhender la dimension réelle avant la traversée du fantasme. Et en appréhender la dimension réelle, ce n'est pas forcément la déchiffrer, ni la penser...

Mais toute traversée n'ouvre pas sur un tel rapport au savoir imprenable. Il y a des traversées sauvages, hors cure, liées à une rencontre violente avec le réel, et qui font perdre l'assurance que chacun tire de son fantasme, alors incapable de remplir sa fonction d'écran sur le réel. Cette déchirure du fantasme n'est pas didactique, dans le sens où elle épingle le sujet sous un savoir sans lui permettre de l'exercer : cela peut d'ailleurs être le point de départ d'une cure, plutôt que son point d'arrivée.

Dans le champ de la maladie grave dans lequel j'exerce encore une partie de mon temps, il n'est pas rare que je rencontre des patients ayant effectué cette sorte de traversée sauvage, où par exemple la menace mortelle à laquelle chacun croit de loin se trouve actualisée, et même *réélisée*. Dans la clinique quotidienne de l'effraction traumatique, le sujet est en proie au retour quasi imposé d'un signifiant tout seul, qui ne se met pas en chaîne, ne se refoule pas et écrase sous son poids de jouissance mortelle. Là, c'est comme si le signifiant traumatique, qui souvent n'est pas du sujet, qui lui est même asséné par l'Autre, était appelé à faire signe de lui réellement, faire signe de la menace d'anéantissement à laquelle il est réduit, le corps étant là aussi tout spécialement engagé et éprouvé, notamment dans l'angoisse. La chaîne associative est rompue, le Un ne cesse de surgir, sans faire lien à d'autres. Ce chiffre/signé, surgi sans crier gare, qui s'impose hors fantasme, qui affecte, n'appelle pas au déchiffrement et ne permet pas au sujet d'en dégager un quelconque « savoir y faire ». Ce serait plutôt l'enjeu de la rencontre avec un analyste, qui

pourrait introduire un tout petit peu d'équivoque dans ce qui se présente comme un trop-plein de signification.

Avec le trauma, quand il est porté par un signifiant, comme peut-être avec l'hallucination, il me semble que nous avons de façon quasi expérimentale le « chargement » du signifiant en jouissance, le faisant passer au signe.

Quelques mots, enfin, sur les mots de la fin de la cohabitation du sujet et de *lalangue* qui l'affecte. Oserai-je vous dire ma surprise, dans les épisodes qu'on dit de confusion chez certains patients en phase terminale, pour ces sujets aux prises avec l'*Hilflosigkeit*, la détresse absolue qui fait éprouver l'impuissance, ma surprise de les entendre évoquer leur mère ou toute figure aussi essentielle, dans les termes les plus archaïques, comme on ne dit pas dans notre champ. Il n'est pas toujours possible de savoir si c'est un cri, ou un appel adressé à ce qui fut le premier Autre, ou peut-être même les traces de leur *lalangue*, quand ces mots sont répétés à l'envi, comme une mélodie pour endormir un tant soit peu le corps envahi par la douleur.

Françoise Josselin

Le vrai S1 *

Avons-nous été, à l'instar du rat de laboratoire, programmés à apprendre à faire signe, signe de notre présence d'unité, sinon ratière, du moins de sujet ? Nous sommes, de fait, comme sujets, expérimentateurs de notre rapport au savoir, savoir fondé sur un rapport à *lalangue*, que nous habitons et qui nous affecte de façon si énigmatique. Cela a été très bien commenté tout au long de ce séminaire.

Mais de qui tenons-nous notre *lalangue* ? Est-ce *d'eux*, parents et consorts ? Est-ce bien d'eux qu'il s'agit dans le langage ? Et quel sujet en résulte ?

Lacan a d'abord porté la question du savoir inconscient sur le S2, comme savoir à prélever dans l'Autre. Et pourtant, rien venu *d'eux*, des signifiants de l'Autre, ne nous enseigne d'en faire rapport entre les deux jouissances sexuelles de l'homme et de la femme, rapport qui ne cesse de rater du côté de l'être.

La question de l'être, dit Lacan au début de ce chapitre XI, « Le rat dans le labyrinthe », a centré les chemins du savoir, et nous en sommes encore au débat ontologique entre l'Idée platonicienne et la définition aristotélicienne de l'individu fondant l'être. Lacan laisse Aristote, pour qui l'individu c'est le corps, le corps à forme pleine, l'organisme, ce qui se maintient comme un et non ce qui se reproduit ; la reproduction, elle, est la préoccupation majeure du biologiste.

Mais comment l'être comme corps peut-il savoir quoi que ce soit ? Lacan se tourne vers Platon, un Platon avant-gardiste, un Platon « lacanien », dans sa doctrine de l'Un, différenciant, dans sa huitième hypothèse, le Un de l'existence du Un de l'attribut, « l'Un

* Intervention faite à Paris le 30 mai 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire du séminaire *Encore*, de « Qu'est-ce que veut dire *Y a d'l'Un* ? » jusqu'à « ce que j'appelle signifiant-maître », p. 130-131 (Paris, Seuil, 1975).

est » différent de « c'est l'Un », un Un très particulier qui sépare l'un de deux.

Car le savoir de l'Un se révèle, dit Lacan dans ce chapitre, ne pas venir du corps. Le savoir de l'Un vient du signifiant Un. « Mon discours, pour autant qu'il est lui-même frayage du discours analytique, a à passer par l'Un ¹. »

Lacan se réfère à la théorie des ensembles, qui énonce le fondement de l'Un dans sa « bifidité », que le Un de l'ensemble est différent du Un de l'élément, que le Un de la répétition n'est pas le même que celui qui se comptabilise.

« Le signifiant Un vient-il de ce que le signifiant comme tel ne soit jamais que l'*un-entre-autres* référé à ces autres, n'étant que la différence d'avec les autres ² ? » La question est si peu résolue, ajoute-t-il, qu'il a fait tout son précédent séminaire, le séminaireou pire, sur « l'importance de cette chose invraisemblable ³ », l'irruption de cette chose la plus étrange, « le côté exorbitant de l'émergence de cet Un ⁴ ». C'est de là que part le sérieux, c'est-à-dire le sériel.

Mais que veut dire *Y a d'l'Un* ? Pourquoi l'écrit-il ainsi ?

Le *Y a d'l'Un* est une réponse au *Y a pas* le deux du rapport sexuel. Si le *Y a d'l'Un* met en valeur *y en a*, la question commence à ce que veut dire *d'l'Un*, qu'il écrit sans le *de* pour le sortir de l'indétermination. *Y a d'l'Un* est une jaculation d'existence qui unit corps et signifiant. *Y a d'l'Un* veut dire que d'un signifiant quelconque « se lève un S1, un *essaim* signifiant, un *essaim* bourdonnant ⁵ ».

La théorie analytique, dit Lacan, voit pointer l'Un à deux niveaux : l'Un de la répétition signifiante, le deuxième au niveau de l'Un tout seul de la jouissance de la parole. D'où une double lecture possible du schéma dans cet extrait.

S1 (S1 (S1 (S1 ⇒ S2)))

Une première lecture se fait au niveau de l'inconscient-langage : le S1 est en relation avec le S2. « Ce S1 de chaque signifiant, si

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 126.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 130.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...ou pire*, op. cit., p. 132.

4. *Ibid.*, p. 110.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 130.

je pose la question *est-ce d'eux que je parle ?* je l'écrirai d'abord de sa relation avec S2 ⁶. » Nous avons là la chaîne langagière minimale S1-S2 de l'inconscient-langage, matrice du discours du maître, supposant un sujet, et où les S1 reçoivent leur sens des S2, des signifiants de l'Autre.

Lacan ajoute à l'élément signifiant l'élément joui des traits unaires dont se marque la répétition comme telle de l'identification, marque symbolique de la rencontre traumatique avec la jouissance, avec la perte de l'objet *a*.

« L'S1, l'*essaim*, signifiant-maître, est ce qui assure l'unité, l'unité de la copulation du sujet avec le savoir ⁷. » L'*Un* du S1, l'*Un* unique de l'ensemble qui peut contenir l'*essaim*, la multiplicité des uns, assure l'unité de la copulation du sujet avec le langage.

Qu'entend-il par signifiant-maître à ce moment-là ? S'agit-il de l'ensemble vide des uns de la répétition des signifiants de la demande et des identifications, ou des uns des traits unaires qui fixent la jouissance, ou du *Un* du symptôme ? Le parlant a deux maîtres, souligne Colette Soler : l'Autre parce qu'il est parlant, le réel parce qu'il est vivant.

Après le discours de l'Autre, le savoir de l'*Un*.

« C'est dans *lalangue*, et pas ailleurs, en tant qu'elle est interrogée comme langage, que se dégage l'existence de ce qu'une linguistique primitive a dégagé du terme de *Stoikeion*, élément, et ce n'est pas pour rien ⁸. »

Mais les traits unaires n'ont rien à faire avec le *Y a d'l'Un* de l'élément qui introduit le grand virage sur le savoir inconscient, sur le rapport du sujet à la jouissance. « L'exorbitant de l'émergence de l'*Un* », de l'émergence du S1 des uns de *lalangue*, a poussé Lacan à inverser son orientation du départ, soit du symbolique vers le réel, du langage vers la jouissance, « là où ça jouit ça parle », pour aller du réel vers le symbolique, en partant de *lalangue* pour arriver à la thèse centrale du langage joui, « là où ça parle ça jouit ».

« L'irruption de cette chose invraisemblable », c'est que, de la grande réserve des signifiants quelconques de *lalangue*, un entre autres

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 130-131.

est élu par la jouissance, et devient signifiant joui qui passe au signe, devient signe d'un sujet, un S1 passé au langage. « Le signifiant Un n'est pas un signifiant quelconque. Il est l'ordre signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne persiste ⁹. »

Son hypothèse, que « l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que [il] appelle le sujet d'un signifiant ¹⁰ », que cette hypothèse est égale à la formule minimale qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, le signifiant n'étant rien qu'une simple différence avec un autre signifiant, son hypothèse porte donc tout l'accent sur le Un, qu'il soit élément signifiant ou élément joui.

J'ai été arrêtée par le paragraphe qui suit, qui m'a semblé trop simple en apparence, dans lequel Lacan interroge la confusion par la personne qu'il cite là, sur la relation entre le S1 et le S2 qu'elle prend pour de la représentation – le S1 serait en relation avec le S2 pour autant qu'il représente un sujet. Au début je me suis demandé si la confusion était entre le *Vorstellung* (la représentation imaginaire) et le *Repräsentant* (le représentant symbolique). En fait, il m'est apparu que Lacan part de ce contresens pour reposer la relation entre le S1 et le S2 en reprenant le schème à partir du Un incarné dans *lalangue*.

« Le vrai S1, le vrai signifiant-maître – dit Colette Soler lors de son intervention à la Journée nationale en décembre dernier – le vrai S1 c'est celui de la fin d'*Encore*. » C'est « le Un incarné de *lalangue* [qui] est quelque chose qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée. C'est ce dont il s'agit dans ce que j'appelle signifiant-maître ¹¹ ». C'est le signifiant Un, qu'il représente d'un rond de ficelle en vue des opérations de nouage. Lacan vient de découvrir les anneaux de la dynastie des Borromées, ce qui lui permet de faire passer l'ordre signifiant du 2 des maillons de la chaîne au 3 du nœud borroméen. Le rond de ficelle « est certainement la plus éminente représentation de l'Un en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou ¹² ».

9. *Ibid.*, p. 131.

10. *Ibid.*, p. 129.

11. *Ibid.*, p. 131.

12. *Ibid.*, p. 115.

« C'est toujours du signifiant que je parle quand je parle du *Y a d'l'Un* [...] il est assurément le signifiant-maître ¹³ » (d'où la majuscule). Ce vrai signifiant-maître est un signifiant directement connecté, non pas au sens, mais à la jouissance : c'est un Un incarné qui prend corps.

Mais de quel Un s'agit-il ? D'où viennent ces Uns incarnés passés au langage ? Des uns indécis de la répétition du trauma des traits unaires avec l'effet de perte de la marque du signifiant, ou de l'inertie constante du Un du symptôme sans entropie, sans effet de gain ?

Son hypothèse, que le corps affecté est le même que le sujet de l'inconscient et que la jouissance de son acquisition est la même que celle de son exercice, assure l'unité du savoir inconscient, l'unité de jouissance du Un incarné dans *lalangue*. En même temps, elle fait revenir le sujet à une autre place que supposé à la chaîne ou exclu du savoir sans sujet. Du coup, le savoir de l'Un concerne le corps, le corps affecté qui supporte le sujet, « le corps-sujet qui parle » selon l'expression de Colette Soler, une place donc moins inconsistante que dans la structure du langage, car lestée de l'unité de jouissance du savoir parlé joui, d'un jouir sans perte du symptôme.

De l'inconscient-chaîne Lacan est passé à l'*inconscient-savoir-sans-sujet* qui détermine non pas le sujet mais sa jouissance. Cette coupure entre S1 et S2 va conduire Lacan au réel de la *lalangue* et sa jouissance opaque d'exclure le sens.

D'où un deuxième niveau de lecture du schème (le schéma a perdu son *a*) du côté de l'inconscient réel. Cette fois il n'y a pas de relation entre S1 et S2.

S1 (S1 (S1 (S1 \Rightarrow S2)))

Ici, je vais me faire le passeur de la lecture approfondie par Colette Soler de ce schéma *versus* inconscient réel, dans son texte de Cerisy, « L'énigme du savoir ¹⁴ ».

Le Un incarné, écrit au pluriel dans le schéma, c'est le pluriel des uns que l'on déchiffre dans une analyse. Mais c'est de là que s'élève un S1, le S1 de l'ensemble, l'Un-dire qui est celui de *lalangue*. « Ne l'appelons plus la monade, mais l'Un-dire [...] ¹⁵ », « l'Un qui se

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...ou pire*, op. cit., p. 152.

14. C. Soler, « L'énigme du savoir », dans *Le Langage, l'Inconscient, le Réel*, colloque de Cerisy, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2012, p. 37- 51.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...ou pire*, op. cit., p. 243.

sait tout seul, point-de-réel du rapport vide ¹⁶ ». C'est lui qui assure la copulation du sujet avec le savoir.

Ce Un de l'essaim, dit Colette Soler, reste indécis pour le savoir de *lalangue* imprenable. C'est une unité de jouissance incertaine mais constante, expérimentée à travers les inerties et les affects subjectifs qu'elle produit. Cette constante n'est pas seulement celle de la perte engagée dans la répétition, mais celle du noyau réel du symptôme. C'est lui qui assure une certaine constance de la cohabitation de l'inconscient avec *lalangue*.

On retrouve la même division au niveau de l'inconscient réel que dans la structure de langage, avec l'impossibilité de la conjonction du S1 de l'unarité du parlêtre au S2 du savoir des Uns incarnés de *lalangue*.

Le savoir inconscient, interroge-t-elle, concerne-t-il dans ce schéma le S2 ou l'ensemble ? Réponse : des deux côtés, cet inconscient ne peut être que hors sens, réel donc. Les Uns qui se répètent ne prennent pas sens du S2 auquel le sujet n'a pas accès.

Ce que l'on peut savoir du savoir inconscient entre le Un incertain et le savoir de *lalangue* imprenable, c'est l'unité de jouissance positive, sans perte, du symptôme que l'on éprouve, qui fait mon unarité de parlêtre, ma différence inamovible, mon unarité de jouissance mais me condamne à l'Un dire hors sens. Lacan est passé de l'effet de perte lié à l'objet *a* à une constante de jouissance.

Dans le séminaire *...ou pire*, Lacan précise ce que doit être la raison de l'orientation de l'analyste en fin de cure, qui est de se repérer moins sur la cause que sur ce qui se produit d'effet d'affect.

Lacan affirme « l'utilité de ce qu'il y ait d'l'Un, à ce que vous sachiez entendre ce qu'il en est de cette bipartition, à chaque instant fuyante, de l'homme et de la femme ¹⁷ », qu'on ne peut servir en catégories d'attributs. Ainsi, l'inaccessibilité entre l'Un et l'Autre « doit permettre à l'analyste d'entendre un peu plus loin qu'à travers les verres de lunette de l'objet *a* ce qui se produit d'effet, ce qui se crée d'Un, par un discours qui ne repose que sur le fondement du signifiant ¹⁸ ».

16. *Ibid.*, p. 242, note de bas de page.

17. *Ibid.*, p. 179.

18. *Ibid.*

La fonction de l'Un n'est là que pour représenter la solitude du fait que l'Un ne se noue pas à l'Autre sexuel. Ce qui parle, l'Un-dire de *lalangue* qui parle seul, n'a à faire qu'avec la solitude, cette solitude de rupture du savoir.

Où s'indique dans l'expérience ce savoir non entropique, cette constance de jouissance des éléments incarnés et insus ? Dans le noyau inamovible du symptôme réel, avec sa jouissance impensable mais qui s'éprouve dans les affects énigmatiques.

À la fin d'une analyse, devant la rencontre impossible avec le savoir inconscient, il reste la reconnaissance des uns, « des affects énigmatiques au hasard des fixations de jouissance et des Uns du dire ».

Colette Soler

Lalangue et l'ordre langagier *

Pour terminer l'année je voudrais d'abord m'arrêter aux enjeux des deux pages et demie de l'aparté 3 de cette dernière leçon que nous avons commencé à commenter ¹. Je vais vous faire part de la lecture que j'en fais, car je pense que dans cette partie conclusive de l'année du séminaire, après avoir tellement accentué la fonction de *lalangue*, Lacan revient à l'inconscient-langage, à ce qui le constitue et à ce qui le conditionne.

À propos de l'Un, il pose deux questions distinctes et ces deux pages y répondent. Évidemment, il faudra voir pourquoi les deux questions se posent, quel est l'enjeu.

La première est : comment le signifiant vient-il à représenter un sujet, faute de quoi on ne pourrait pas parler de langage ? La question se pose car, dans *lalangue*, les signifiants ne représentent rien, il n'y a que des différences. La réponse vient par l'hypothèse.

Les signifiants qui représentent un sujet, qui en sont le signe, il n'y en a pas qu'un, mais une série, et vous pouvez en mettre autant que vous voudrez, dit Lacan, c'est la série du déchiffrable. D'où une deuxième question : quel est le Un qui donne son unité à la série du multiple et qui donc permet de dire que chacun a un inconscient et un seul ? C'est cet autre Un que Lacan nomme signifiant maître et dont il commence dans cette fin de séminaire à essayer de préciser la fonction.

Je commence par le premier point. Tous les signifiants sont extraits de *lalangue*. Elle est le lieu où se sont échoués comme autant

* Intervention faite à Paris le 30 mai 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013 « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, leçon XI du 26 juin 1973, « Le rat dans le labyrinthe », p. 129-131.

d'alluvions tous les signifiants qui ont été en usage dans le discours social, le discours de l'Autre. « En usage » implique qu'ils ont été durant un temps porteurs des émois et jouissances des parlants d'une époque, et c'est pourquoi chaque *lalangue* évolue, ce pourquoi aussi Lacan peut dire qu'elle est du bois mort, comme les alluvions, même quand elle est dite vivante. *Lalangue* se distingue de ce que Lacan nommait « l'ordre signifiant » dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* et qu'il nomme ici, en haut de la page 131, l'ordre symbolique. Il n'y a d'ordre signifiant que parce que les signifiants représentent un sujet pour un autre, disait-il en 1964. La différence s'écrit facilement, l'ordre signifiant, ou symbolique, s'écrit dans sa cellule minimale, reprise dans le schéma d'*Encore* (S1 —> S2), et depuis bien longtemps Lacan parlait de la paire ordonnée, qui est comme l'atome de la combinatoire signifiante du langage. *Lalangue*, elle, s'écrirait S1, S1, S1... sans parenthèses qui les contiennent. Multiplicité inconsistante.

D'où la première question, comment se fait « le langage dans *lalangue* », l'expression est de *Télévision*, comment des Uns qui vont représenter le sujet sont-ils extraits de la multiplicité ? C'est par son hypothèse que Lacan répond. C'est du fait du *fonctionnement* de *lalangue*. Le fonctionnement de *lalangue*, ça désigne, je pense, le fait qu'il y a des sujets qui usent de *lalangue*, que *lalangue* est parlée donc. Eh bien, de ce fait, les Uns de *lalangue* peuvent atteindre cet autre qu'est la substance corporelle, ils peuvent affecter le corps, et du coup ces signifiants deviennent signes, signal de l'individu corporel transformé en sujet, sujet que ces S1 représentent dès lors auprès de tous les S2, les *prédicats* possibles. « Comment se signale qu'un signe est signe ? », demande Lacan en octobre 1973 juste après cette fin de séminaire. Réponse, je cite : « Le signe du signe c'est que n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre, précisément de ce qu'il puisse lui être substitué. Car le signe n'a de portée que de devoir être *déchiffré* ². » Je rappelle ce texte pour bien souligner que ce qu'il nomme signifiant devenu signe, ce sont les signifiant insus de l'inconscient que l'on déchiffre. Dans le séminaire *...ou pire*, texte plus tardif je crois, car le volume est de 1975 et Lacan donnait rarement ses textes à l'avance, parlant de l'inconscient chiffreur, chiffreur de

2. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 11.

la jouissance, celui donc que l'on déchiffre, il dit : « Il sait ce qu'il a à faire. C'est sa définition : il suppose un sujet [...] ³. » Le signifiant devenu signe est le signifiant que l'on déchiffre et qui suppose ledit sujet de l'inconscient.

Dans le schéma d'*Encore*, ce sont tous les Uns écrits dans la parenthèse et il y en a autant que l'on veut, qui se substituent les uns aux autres. Cependant aucun ne donne accès au savoir de *lalangue* qui, lui, échappe. Et par nécessité logique, du fait de la récurrence de la cellule élémentaire (S1 —> S2). Quel que soient les Uns qui émergeront par le chiffrage de l'inconscient, par exemple dans un lapsus, ou par tout le déchiffrage de l'analyse, ils seront en manque du S2, du savoir de *lalangue* qu'ils n'épuiseront pas, ce ne seront donc que des bouts d'inconscient-langage. Peut-être faut-il rappeler ici que Lacan est passé d'une définition de l'inconscient-langage à une autre. Alors qu'il l'a d'abord pensé comme chaîne métaphorique ayant pour signifié le désir, il y reconnaît ensuite un inconscient dont la série des signifiants devenus signes chiffrent la jouissance. C'est ce dernier qui est en question ici.

Je tiens à souligner que dans ce paragraphe il n'y a rien de fondamentalement nouveau. C'est la première fois certes que Lacan énonce son hypothèse, mais elle était là depuis longtemps. C'est l'hypothèse du langage opérateur dont le sujet est l'effet, thèse ancienne. Elle était déjà là dans sa construction de l'objet cause du désir, et plus lisible encore dans sa reconceptualisation de la pulsion freudienne, en 1964. Il posait alors que les signifiants de la demande, dès lors que l'enfant entre dans la demande articulée, transforment le besoin en pulsion, découpant sur le corps les zones érogènes, générant une poussée constante qu'aucun besoin ne connaît. Le besoin, c'est l'individu vivant et les pulsions sont du sujet. Transformer le besoin en pulsion, c'était déjà très clairement une formule de l'hypothèse du langage opérateur qui touche à un autre que lui-même, le vivant, qui en est fait sujet.

Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », questionnant ce qu'est le sujet de l'inconscient, qui n'est pas le sujet du subjectif mais le supposé de l'inconscient-langage, Lacan disait que ce sujet de l'inconscient, on le cherche dans un repérage organique avec

3. J. Lacan, « ...ou pire, compte rendu du Séminaire XIX », *Scilicet*, n° 5, *op. cit.*, p. 9.

la notion de pulsion ⁴. Certes il ne parlait pas alors de *lalangue*, mais de l'Autre du discours de la demande, mais s'il évoque là le *fonctionnement* de *lalangue*, c'est parce que ces signifiants n'ont d'impact que *via* le discours émis. On s'épargne donc, je crois, beaucoup de perplexité si on reconnaît ces thèses préalables dans les formulations de cette page 130 d'*Encore* qui les synthétise, et qui répond à la question du passage de *lalangue* à l'inconscient-langage. C'est parce que les signifiants de *lalangue* parlée affectent le corps de l'individu qu'ils en deviennent signes de cet effet qu'est le sujet et que dès lors ils le représentent.

Pour la suite de la page, c'est autre chose, là je vois du nouveau, quoique le *Y a d'l'Un* ait été formulé l'année précédente, alors je tâche de saisir ce qui est en jeu. Avec la seule hypothèse du langage opérateur générant le sujet de l'inconscient, on ne pourrait pas dire *Y a d'l'Un*, mais seulement *Y a des Uns*, et de deux types : les uns de différences de *lalangue*, et les Uns des signifiants signes qui représentent le sujet. Comment de la multiplicité des Uns on passe au singulier du *Y a d'l'Un* ? Le Un de *Y a d'l'Un* n'est pas n'importe quel Un, n'importe quel signifiant. Il n'est pas un signifiant entre autres – ceux du déchiffrement le sont, entre autres. « Ou pire » dit de ce Un : « Il surmonte ce en quoi ce n'est que de l'entre deux de ces signifiants que le sujet est supposable ⁵. » D'ailleurs dans le schéma il y a un S1 qui n'est pas écrit dans la parenthèse.

S1(S1(S1(S1 — > S)))

J'ai beaucoup insisté jusque-là sur la dernière affirmation du paragraphe, à savoir que ce Un, qui est n'importe quel élément de langage, qui peut aller du phonème à toute la pensée, n'est pas identifiable avec certitude. Incertain et hypothétique. J'ai fait grand cas de ce point dans mes développements préalables pour inviter chacun, notamment les passants, à ne pas trop se focaliser, comme on les y invite parfois, sur l'identification de ce Un. J'avais insisté d'ailleurs, dans mon commentaire du même passage lors du séminaire anglophone de 2011, sur le fait qu'étrangement Lacan utilisait une image, celle de l'essaim d'abeilles, pour désigner ce Un et qu'il n'utilisait pas la référence logique à l'exception, qui dans la théorie des

4. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 816.

5. J. Lacan, « ...Ou pire, compte rendu du Séminaire XIX », *op. cit.*, p. 8.

ensembles est constituante de l'ensemble. Plusieurs raisons peuvent amener cette image, l'homophonie entre *essaim* et S1, qu'il souligne, puis le côté bourdonnant de l'essaim propice à évoquer les vibrations de la jouissance, mais je crois que la principale raison tient à son identification incertaine.

Cependant la thèse de ce Un incertain a posé problème, le problème des exemples à produire. Dès que l'on parle de ce Un, l'écho répond : des exemples, des exemples... oubliant que, si ce que Lacan dit est vrai, alors tous les exemples seront incertains et hypothétiques. Serait-ce alors une thèse sans exemples ? Ce serait un peu fort dans la psychanalyse. Ce point m'a beaucoup tracassée mais j'en suis venue à bout, je crois, grâce à cette fin de séminaire. En effet, incertain ne signifie pas inexistant, et c'est ce que je n'ai pas assez accentué jusque-là. Si on l'accentue comme je vais le faire, eh bien, je me suis aperçue que ça mène bien loin de la seule captivation par *lalangue*.

Le texte pose que ce Un, pour incertain qu'il soit, a une fonction, qui n'est pas n'importe laquelle, elle est précise, et elle n'est pas incertaine. Il en dit deux choses. Ce Un assure l'unité de la copulation avec *lalangue*. La cellule minimale de cette copulation s'écrit (S1 —> S2), cellule de base de tout inconscient-langage, de tout ordre signifiant. C'est dire que le Un de l'essaim, S1, assure une constante, quelque chose qui ne change pas, malgré la variété des signifiants hétérogènes que l'on déchiffre. Sans lui on aurait un autre schéma, celui d'ordres langagiers multiples, des ordres, vous pouvez écrire en un mot désordre, et non pas Un ordre signifiant. Cela s'écritait ⁶ :

$$\begin{array}{c} (S1 - S2) \\ (S1 \text{ — } S2) \\ (S1 \text{ — } S2) \end{array}$$

Le Un qui assure l'unité n'est aucun des Uns déchiffrés de la copulation en question, c'est un autre Un. Dans le schéma d'*Encore* on peut penser que c'est celui qui est écrit hors parenthèses. Ce serait plus visible si on l'écrivait avec une accolade, qui engloberait l'ensemble de la parenthèse, ça évoquerait comme un seul baiser, une seule embrassade avec *lalangue*. En tout cas, il est hors de la structure de langage et c'est lui qui constitue en unité la diversité de ce qui se déchiffre.

6. *Ibid.*, p. 8.

L'enjeu de la question m'apparaît clair. Il se trouve nettement indiqué dans la phrase suivante : le signifiant Un, c'est « l'ordre symbolique en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste ». Il est manifeste que l'on parle là de l'inconscient-langage. Enveloppement, les parenthèses du schéma sont propices à le figurer, et la subsistance de la chaîne désigne, ne peut désigner que l'inconscient-langage, celui qui est écrit dans la parenthèse du schéma. Le signifiant maître est le Un de l'inconscient-langage. Dire, comme Lacan y insiste, que dans la parenthèse des Uns déchiffrés, signes du sujet, on peut en mettre autant que l'on veut, c'est dire que la série n'est pas bornée. C'est le problème que Lacan a d'abord formulé comme celui du point de capiton, il l'évoque d'ailleurs dans ce même séminaire à propos des phrases interrompues. La série n'est pas bornée, pas plus que ne l'est celle des nombres entiers, ce pourquoi on a pu parfois évoquer le passant comme un Cantor en herbe, cherchant à inventer son aleph zéro, puisque l'aleph zéro, le premier transfini, est le nom d'unité d'une série non bornée. Je ne crois pas que cette idée soit celle de Lacan, s'il l'a eue, il en a en tout cas rabattu, puisque, en 1976, dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », il invite seulement le passant à *s'hystoriser*, et *s'hystoriser*, c'est certes produire de l'unité, mais seulement celle d'un récit.

Les termes subsistance de la chaîne évoquent à la fois la consistance, le ça tient ensemble, la permanence, et la jouissance. Cette phrase est capitale, après tout ce qui a été dit de *lalangue*. Elle doit être mise en balance avec l'affirmation que l'inconscient déchiffré, sous transfert donc, est « élucubration ». Il l'est, car toujours partiel, il n'épuise pas le savoir de *lalangue*, mais il n'empêche que, et c'est ce que dit la phrase que je souligne, l'inconscient déchiffré ou pas, la chaîne subsiste, hors transfert donc, que le sujet le sache ou pas. Autrement dit : l'unité de l'inconscient-langage, chaîne, signifiante ou borroméenne, est réelle, autant que la motérialité de *lalangue*. Le Un, S1, signifiant maître, dont on va voir ensuite le statut, est le nom de cette subsistance, sans lui pas d'inconscient-langage, pas d'inconscient-Un langage, assez consistant et subsistant pour qu'on puisse le dire lui aussi réel, cet inconscient-langage. Il faut donc veiller à ne pas réduire l'inconscient réel à l'inconscient *lalangue*, car l'inconscient-langage l'est aussi.

Ici une précision. Le problème du Un qui fait de chacun une *Unarité*, comme Lacan le dit ensuite, s'est imposé seulement à partir de l'idée de l'inconscient-chiffreur. On comprend qu'auparavant il se soit posé différemment dans la conception de l'inconscient-chaîne métaphorique, car la copulation, si je puis dire, des signifiants de la métaphore semblait assurer la consistance de la chaîne inconsciente. C'était tout le problème du point de capiton. Avec la série du chiffrage/déchiffrage, où les Uns ne copulent pas ensemble mais font série, le principe de leur cohésion devient une question.

Avant d'aller plus loin, vous voyez que même s'il reste incertain, même si on ne peut pas l'exhiber, ce Un, il peut cependant s'attester, il se prouve, pour un sujet donné, par la subsistance et l'unité de l'ordre symbolique qui, elles, prêtent à diagnostic. C'est donc la consistance de l'ordre langagier, de l'inconscient-langage qui atteste du Un unifiant, qui, lui, n'est pas langage, mais *ex-siste* au langage.

Quand Lacan dit : le langage ça n'existe pas, l'accent est à mettre sur l'article *le*, car pour ce qui est de Un langage, du « comme un langage », c'est ce dont nous nous occupons tous les jours en analyse. Cette question ne doit pas vous paraître abstraite, elle est éminemment clinique, puisqu'il est des sujets pour lesquels cette unité et cette subsistance ne se produisent pas. Quand elles ne se produisent pas, que voit-on dans les phénomènes ? Soit la jouissance de *lalangue* hors langage, la preuve par le schizo, avec ou sans ses langues, ou bien la mentalité flottante et désarrimée non capitonée par du réel, ou encore le discours « comme si » de l'hypernormalité, non lesté de réel, sans oublier la dispersion inconsistante et mortelle de la manie ⁷. Autant de sujets en tout cas pour lesquels manque l'unité de la copulation avec *lalangue*. Nous retrouvons ici en sourdine, avec ce Un du *Y a d'l'Un*, la préoccupation constante qui fut celle de Lacan concernant la psychose et ce qu'elle représente pour la psychanalyse selon lui. Un critère diagnostique pourrait s'en dégager : l'unité consistante de son langage, voire de son récit, ne suffirait-elle pas à assurer d'un sujet qu'il est hors psychose ?

Vous voyez j'espère le panorama qui s'ouvre à partir de cette phrase.

7. Ajouté, suite à la discussion. Voir C. Soler, « La manie, péché mortel », dans *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2008.

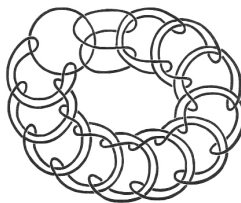
Ce S1 n'est pas un signifiant de l'Autre, j'entends de l'Autre du discours. Tous les signifiants viennent de *lalangue*, mais *lalangue* n'est pas l'Autre, n'est pas l'inconscient comme Autre. La jouissance chiffrée l'est avec les signifiants de l'Autre, ces uns du sujet, écrits dans la parenthèse. Souvenez-vous de ce que nous avons commenté dans les chapitres précédents : les signifiants sont dans l'Autre, à prendre. Tous, mais pas celui-là, le S1 qui s'excepte de tous les signifiants de l'inconscient-langage chiffré.

On reconnaît là la construction même que Lacan a utilisée au départ pour situer l'effet de la fonction d'exception du Père, et ce dès la métaphore paternelle. Lui non plus le Nom-du-Père n'était pas un signifiant quelconque et pas même un signifiant, mais un inconditionné logique de ce qui se montre dans les phénomènes, la subsistance de la chaîne de l'inconscient. Et les écritures sont homologues, c'est impressionnant. En 1973 nous avons : S1 [l'ordre symbolique, Un inconscient-langage], et dans « La question préliminaire » le résultat de la métaphore s'écrivait : N du P ($\frac{A}{\phi}$).

A étant le lieu de tous les signifiants du langage enveloppés dans leurs parenthèses, le Nom-du-Père s'écrivait hors de ce lieu, mais constituant de l'enveloppe. Lacan l'a parfois écrit comme un moins un : tous, sauf un. La différence cependant entre les deux temps de l'élaboration, c'est qu'une métaphore produit de la signification, celle du manque phallique, et qu'au moment où nous sommes de l'élaboration de Lacan la subsistance de l'ordre symbolique ne connote pas le manque phallique mais les jouissances propres au langage, perverse polymorphe, phallique ou joui-sens en deux mots. Du coup la définition de la métonymie est remaniée aussi : d'abord posée comme métonymie du manque, elle est redéfinie dans « Radiophonie » comme métabolisme de la jouissance.

On est donc dans le thème de ce qui conditionne l'inconscient-langage que Freud a porté sur les fonds baptismaux. Lacan a d'abord fait du Père sa condition, et il poursuit ici sa recherche sur ce qui peut tenir lieu de cette fonction d'exception. À partir de là, le chapitre des noms des Uns d'exception, qui ne sont pas Pères, est ouvert, ou plutôt réouvert, puisque Lacan l'avait ouvert mais refermé après le séminaire interrompu, *Les Noms du Père*, et je ne m'étonne plus qu'il ait intitulé le séminaire suivant : *Les non-dupes errent*.

Les noms des Uns d'exception dans les années qui suivent, au temps du nœud borroméen, Lacan a essayé de nous les donner. D'ailleurs dès *Encore* il fait une première tentative pour situer la fonction du Un d'exception dans ce nœud. Voyez d'ailleurs le schéma de la page 113, où une série de Uns non noués, comme les Uns de la parenthèse du schéma, et figurés par les ronds de ficelle ne tiennent ensemble que par un seul rond.



Reste la question de dire ce qu'il est, ce Un.

Dans *R.S.I.*, Lacan le reconnaît dans ce qu'il appelle la lettre du symptôme, qui de l'inconscient fait *ex-sistence* dans le réel. Je vous rappelle que n'importe quel élément de l'inconscient (on pourrait ajouter sans peine comme dans *Encore* du phonème à toute la pensée) peut s'écrire d'une lettre : « De l'Inconscient tout Un [...] est susceptible de s'écrire d'une lettre ⁸. » Lettre, unique à être identique à elle-même, constante donc, qui fait *fixion* de jouissance, tout le contraire de la série métonymique dont elle s'excepte par sa fixité. Cette lettre du symptôme, il l'écrit d'ailleurs, entre symbolique et réel, comme ce qui fait *ex-sister* l'inconscient dans le réel, et il lui attribue la fonction de limiter l'inconscient-langage. Cette lettre rebaptise me semble-t-il le S1, signifiant maître d'*Encore*, la fonction d'exception étant la même. D'ailleurs dans la même leçon Lacan enchaîne aussitôt sur l'exception paternelle.

Mais il ne s'en est pas tenu là. Dans le séminaire suivant, *Le Sinthome*, qui n'use plus de la mise à plat du nœud, et sans mise à plat plus d'intersections, il fait du symptôme *fixion* de jouissance, l'élément quatrième qui fait tenir les trois de la chaîne borroméenne, et il l'oppose alors au symbole, comme autre nom de ce qu'*Encore*

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, leçon du 21 janvier 1975, inédit.

appelait l'ordre symbolique. C'est ensuite encore qu'il introduit le *sinthome* comme quatrième. Ce n'est plus le symptôme *fixion* de jouissance, mais la fonction du dire... de nomination. Du dire éventuellement hérétique, *i.e.* qui choisit, je l'avais commenté l'année dernière à propos de Joyce, du dire hérétique ou pas, qui nomme, et nommer ça fait... comme le Père. Comme le père, sauf que ça n'a toujours plus grand-chose à voir avec les papas, car le dire de nomination n'a pas d'agent prescrit. À cet « Un-dire » il confère la fonction d'assurer l'unité et la subsistance de l'ordre – là il ne faut plus dire seulement symbolique mais borroméen –, le dire étant lui-même exception par rapport et au langage et à la jouissance réelle, exception *ex-sistentielle*, qui fait le nom.

De fait, je l'ai dit, l'ordre langagier n'est instauré, le signifiant n'émerge et *lalangue* ne devient langage que parce qu'il y a des sujets qui usent de *lalangue*. Or, pas moyen d'en user sans l'acte du dire – qui n'est pas l'énonciation des années 1960 – qui met en jeu le niveau existentiel. Avec ça on est passé d'une contingence à l'autre concernant ce Un : de la contingence des épiphanies des Uns de jouissance, signifiant maître ou lettre-symptôme, à la contingence *ex-sistentielle* de l'Un dire.

Il s'ensuit que *lalangue* maternelle, en tant qu'elle n'est pas *lalangue* en général, n'est que parce que la mère en a usé pour parler, elle n'est donc pas multiplicité inconsistante comme le sont toutes les langues, elle a été portée par l'ordre langagier du discours maternel. Il faut le saisir pour comprendre ce qui m'avait au premier abord étonnée dans la conférence sur le symptôme, en 1975 à Genève. Dans ce texte, Lacan connecte l'entendu des éléments sonores à la jouissance, jouissance de la motérialité comme on le répète maintenant, mais tout autant au désir qui a accueilli l'enfant. Or le désir n'est pas effet de *lalangue*, il est effet du discours de l'Autre. Il n'y a pas de contradiction cependant, dès lors qu'il n'y a d'effet *lalangue* que par son fonctionnement, soit sa mise en langage.

Théoriquement on peut certes aller de *lalangue*, condition première et réelle, au langage qui n'existe pas en tant que tel, qui n'est que parce qu'il y a des sujets qui parlent, qui usent de *lalangue*. Mais dans l'expérience, concrètement, on va du langage, du discours préféré, à *lalangue* dont il use pour s'émouvoir. C'est d'ailleurs l'itinéraire

que Lacan a suivi, du langage à *lalangue*, car l'ordre diachronique de l'expérience ne calque pas l'ordre synchronique des raisons. Peut-être faut-il en tenir compte quand nous parlons de *lalangue*, ce qui est fréquent maintenant. Eh bien quand nous en parlons ce n'est pas elle qui parle, et nous ne faisons pas plus que monter un langage sur *lalangue*, un langage qui est ce que nous essayons de savoir d'elle.

Alors, que peut-on savoir du savoir inconscient ? Beaucoup, je crois, si on ne se refuse pas aux conséquences des thèses.

D'abord, rien qui n'ait la structure de langage, et dès lors on sait que l'on n'en saura pas tout, que nul ne peut franchir le mur du langage, et que la *lalangue* donc restera imprenable, puisque rien n'est tout dans la structure de langage.

Ensuite, que le savoir inconscient, qu'il s'agisse des signifiants qui chiffrent la jouissance ou du Un qui *ex-siste* et qui en fixe l'unarité, se constitue dans le sans raison d'une double contingence, celle qui fait le passage des uns de *lalangue* aux signifiants du sujet en affectant le corps, et celle du Un qui leur *ex-siste*.

Ce savoir contingent, en outre joui sans perte – autre acquis du séminaire –, qui campe dans la parole analysante, est réel, réel du hors-sens pour les signifiants du sujet, ou de l'*ex-sistence* pour le Un d'exception, et donc incurable par les remaniements de la vérité subjective. Point capital pour la direction de la cure autant que pour son but.

J'ajoute encore que le savoir inconscient qui s'est constitué au hasard, à partir des uns différentiels de *lalangue*, et qui reste communément non su, peut être convoqué, mais aussi... par hasard. Soit, la clinique le montre, par une rencontre – le rat de l'inconscient de l'homme aux rats, fixé par accident dès l'enfance, n'a-t-il pas été convoqué par le hasard de la rencontre avec le capitaine cruel ? En tant que signifiant joui il n'est pas de l'Autre, ce rat, même s'il vient de *lalangue* comme tous les signifiants et même s'il peut jouer son rôle dans la dialectique du rapport désirant à l'Autre. En analyse le savoir inconscient, en tant que tel, peut de même être convoqué par une interprétation que je vais qualifier de... hasardeuse, aussi hasardeuse que toute poésie, d'ailleurs. « Tous les coups sont permis » dit Lacan, j'ajoute, c'est au petit bonheur la chance. Pas de calcul qui tienne.

Ce savoir est-il de l'analyste ou de l'analysant ? Mais n'oublions pas qu'il n'y a d'analyste que parce qu'il y a eu analysant... Disons donc savoir de l'analysé ou de... l'analyste, comme Lacan l'a dit, en 1970, avec le titre de ses conférences à Sainte-Anne, « Le savoir de l'analyste » – avant que Jacques-Alain Miller ne l'efface par un procédé éditorial.

Quel usage pour chacun, que feront-ils de ce qu'ils en savent ? Je laisse à part ce qu'ils en feront dans leur vie au sein du discours commun, mais dans l'analyse, l'analyste, si la transcendance de ce qu'il a aperçu de l'inconscient réel – il dépasse tellement toutes les prises de la maîtrise et de la connaissance qu'on peut bien en parler comme d'une transcendance –, si donc cet aperçu elle l'a soulevé assez pour le porter, au-delà du savoir faire avec son symptôme, jusqu'à un nouveau désir, alors il voudra tenter d'y conduire quelques autres, et il en orientera évidemment ses interventions. Par exemple, il ne rêvera pas de soigner le réel de la jouissance par la vérité, sachant que c'est plutôt le réel qui fait limite à la vérité – bouchon, dit Lacan. Il ne craindra pas les interprétations hasardeuses ou si vous préférez poético-hasardeuses, qui ne ciblent que le réel et non pas la vérité, quoiqu'il ne lui soit pas interdit d'intervenir aussi dans le registre de la vérité mi-dite, etc. Je termine donc sur cet etc., il est à ajuster en chaque cas.

Soirée de clôture

Claude Léger

Savoir, contingence et destin *

J'ai été amené, – peut-être de façon exagérée –, à constater que Lacan a donné une place de plus en plus importante à la contingence dans la dernière partie de son enseignement, si on en date le début à sa rencontre de hasard avec les armes de la famille Borromée en 1972. Cela m'est apparu en me reportant à la fin du séminaire *Encore*, c'est-à-dire au-delà de la page 130, qui était la dernière à avoir été commentée cette année. N'ayant pas été tenu à la contrainte du commentaire et n'ayant pas grand don pour la synthèse, j'ai tenté de donner une cohérence à ma lecture de ces quelques lignes de la fin.

Lacan termine *Encore* sur une série de quatre termes : savoir, amour, contingence et destin, série qu'il va articuler, du moins en ébaucher l'articulation dans cette dernière séance.

Colette Soler, lors de la précédente soirée de notre séminaire, s'est arrêtée sur le hasard, évoquant l'interprétation comme hasardeuse, sans calcul possible. Contingence et hasard sont classiquement associés, – encore que sans synonymie, car il doit y avoir des hasards qui relèvent de la nécessité –, mais là il s'agit des « hasards d'une rencontre », ce qui conduisait Colette Soler à aller jusqu'à parler d'« interprétations hasardeuses » et même poétiques.

On peut partir du début de la quatrième partie de cette leçon, où il s'agit du discours psychanalytique : « Le savoir, qui structure d'une cohabitation spécifique l'être qui parle, a le plus grand rapport avec l'amour ¹. »

Le savoir, qui structure le *parlêtre* (soit l'inconscient structuré), c'est, dans le discours psychanalytique, le *sujet supposé savoir*, et

* Intervention faite à Paris le 13 juin 2013, lors de la soirée de clôture du séminaire de l'EPFCL, 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.

l'amour en question est celui dit de transfert. Ce n'est qu'une « application particulière » de ce qui supporte toute espèce d'amour, à savoir « un certain rapport entre deux savoirs inconscients ». Il n'y a pas de rapport sexuel, mais un rapport particulier entre deux savoirs, comme celui, énigmatique et néanmoins paradigmatique, de l'amour courtois, dont Lacan a pu dire : « [...] quand un fait deux, il n'y a jamais de retour. Ça ne revient pas à faire de nouveau un, même un nouveau ². » L'amour est mis à l'épreuve, à rude épreuve. C'est même de cet impossible qu'est née la psychanalyse et c'est de ce nouveau discours que l'idée d'un nouvel amour a pu surgir. « Un amour qui s'adresse au savoir », ça ne fait pas Un comme dans le mythe d'Aristophane, ce n'est pas non plus l'uni-vers-Cythère, c'est « l'Un tout seul », l'unité de la copulation du sujet avec le savoir, dans *lalangue*.

La contingence, que Lacan définit, de façon modale, comme « ce qui cesse de ne pas s'écrire », est ce qui émerge sous la forme de la rencontre amoureuse, rencontre de quelque chose qui va donner l'illusion, « un instant » – Lacan ne dit pas « un temps », mais seulement « un instant » –, qu'il y a un rapport sexuel. Cette rencontre est « variable au niveau du savoir », comme par exemple ce qui se passe à la toute dernière phrase du séminaire : « [...] savoir ce que le partenaire va faire, ce n'est pas une preuve de l'amour ³. » C'est peut-être même le contraire.

Pour que l'amour subsiste – ce qu'on fait rimer dans « l'amour toujours » –, la contingence va glisser vers la nécessité ; « ce qui cesse de ne pas s'écrire » va devenir un « ne cesse pas de s'écrire » ou, trivialement, « ce qui ne peut pas ne pas arriver ». La négation saute ainsi de l'écriture à sa cession. Lacan en fait un « point de suspension » à quoi s'attache « tout amour », celui du transfert, comme les autres.

Pour le faire subsister, cet amour, il lui faut un substitut. Cela passe par la voie de l'existence (on peut l'écrire : *ex-sistence*) de l'inconscient, puisqu'il n'y a pas celle du rapport sexuel. L'inconscient « diffère » du rapport sexuel. Il me semble que cela tient au fait qu'il est « surmonté » de ce signifiant Un, celui qui n'est pas *un-entre-autres*, ce signifiant d'exception qu'évoquait Colette Soler la dernière

2. *Ibid.*, p. 79.

3. *Ibid.*, p. 133.

fois : « [...] cet Un-là, [écrivait Lacan dans le compte-rendu d'*...ou pire*], n'est que le savoir supérieur au sujet, [supérieur, car sur la ligne supérieure du discours où le sujet est sous-posé], soit inconscient [le savoir] en tant qu'il se manifeste comme ex-sistant, – le savoir [...] d'un réel de l'Un-tout-seul, tout-seul là où se dirait le rapport ⁴. »

C'est ce qui fait la destinée et le drame de l'amour. Le destin, en effet, est ce qui arrive ou, plutôt, ce qui est arrivé, nécessairement.

Si je lui adjoins le hasard, je peux avancer que celui-ci n'est pas exclusivement contingent, qu'il peut être nécessaire. Pour donner un exemple, je vais me servir du Lacan d'après *Encore*, d'un petit peu après. C'était en juin 1975, à la Sorbonne : « Ce sont les hasards qui nous poussent à droite et à gauche et dont nous faisons – car c'est nous qui le tressons comme tel – notre destin. Nous croyons que nous disons ce que nous voulons, mais c'est ce qu'ont voulu les autres, et plus particulièrement notre famille, qui nous parle [...] et, à cause de ça, nous faisons des hasards qui nous poussent quelque chose de tramé [...] nous appelons ça notre destin. » Lacan évoque ici sa rencontre avec Joyce, rencontre qui ne tenait du hasard que comme tresse. C'est ce que dit le Lacan septuagénaire, qui exprime le regret de ne pouvoir lui parler... encore. Ne pouvant le faire « en vrai », comme disent les enfants, il va donc à la fois le nommer, *le Sinthome*, mais aussi l'incorporer, écrire « à la Joyce », selon le style de Joyce, – ce n'est pas un hasard s'il est question de télépathie dans *Le Sinthome*.

Toutefois, je remarque que Lacan n'a pas attendu cette rencontre pour faire de son propre style une énigme – je ne parle pas seulement du style littéraire, ni même du stylo, dont Lacan pensait qu'il lui suffirait pour tenir sa place au Japon, « telle qu'y est faite la langue », mais d'un style qui fasse que « le discours analytique devienne nécessaire pour que subsistent les autres ».

On perçoit alors qu'il est question de nous soumettre, nous qui nous rompons à l'exercice de sa lecture, à l'épreuve du *sujet supposé savoir*. Peut-être que je peux raccrocher à cela les remarques suivantes de Lacan : « [...] Freud et Lacan ne sont pas couplés dans l'être. C'est par la lettre qu'ils ont trouvée dans l'Autre que, comme êtres de

4. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire *...ou pire* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 550.

savoir, ils procèdent deux par deux, dans un Autre supposé ⁵. » Deux par deux, « un certain rapport entre deux rapports inconscients »... N'est-ce pas ainsi, par les trois grandes opérations numériques portant sur le deux, qui toutes trois donnent quatre (Freud et Lacan, mais aussi Marx et Lénine), n'est-ce pas ainsi que Lacan désigne dans son compte-rendu d'...ou pire l'opération logique qui vise à « compléter le lot des signes où se joue le fatum humain ⁶ » ?

Encore le destin ! Les signes sont « toujours ponctués énigmatiquement », mais ce sont eux qui permettent de reconnaître la façon « dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient ⁷ ».

Je ne vais pas résister à vous citer la bénédiction, forme féminine du bien-dire, que Lacan, enfant de curé à l'instar de Joyce, adresse à ceux qui se risquent à le commenter, et qui clôt le compte-rendu d'...ou pire : « Je bénis ceux qui me commentent, de s'affronter à la tourmente qui soutient une pensée digne, soit : pas contente d'être battue des sentiers du même nom ⁸. » Tourmente sans aucun doute pour les commentateurs de cette mise à l'écrit énigmatique, pas vraiment faite pour le dialogue. Ce ne sont pourtant pas eux, les commentateurs, qu'il suppose être dans la tourmente, disons : dans les affres de la lecture. Il s'agit de sa pensée à lui et même de ce qui la soutient.

Mais il arrive à Lacan d'être lu avec tellement d'amour – il est aisé d'entendre là l'ironie à l'adresse des « sous-fifres » – qu'il ne peut pas ne pas en souligner la « doublure », la haine, celle de l'« hainamoration » ou, du moins, la malveillance. L'amour est un autre axe du séminaire que celui qui a été frayé cette année. Mais Lacan ne manque pas, en évoquant la « cohabitation spécifique » du savoir et de « l'être qui parle », de terminer son séminaire sur le *rapport* – le terme est de lui – entre le savoir et l'amour.

Sans doute parce que je peux introduire une part de contingence me concernant dans la difficulté de cette lecture, je termine en indiquant que la lecture de Lacan est d'autant plus acérée qu'elle s'accompagne d'une *dé-supposition* de savoir, ainsi qu'il le note bien :

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 89.

6. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire ...ou pire », *op. cit.*, p. 551.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 131.

8. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire ...ou pire », *op. cit.*, p. 552.

« [...] une lecture dont la pointe (cf. B. Gracian) est faite expressément, pour me déconsidérer [...] ⁹ ». La « dé-sidération » dont fait preuve le fife en chef dans cette manœuvre torpide vise bien la disparition du « con ».

9. J. Lacan, *Encore, op. cit.*, p. 64.

Marc Strauss

Deux questions *

L'invention du savoir

Parmi les précisions et les questions apportées cette année lors de ce séminaire, je choisis deux questions qui pour moi s'y sont posées et sont restées en suspens

La première a fait débat, mais ses coordonnées sont restées imprécises. Il s'agit de l'invention du savoir. De quel savoir s'agit-il quand on parle d'invention du savoir, et corrélativement qu'est-ce qui justifie que l'on parle même d'invention, là où au contraire Lacan après Freud s'appuie sur un savoir déjà là, à découvrir sous ses enveloppes plus ou moins défensives ?

Ainsi, dans l'avant-dernière leçon, Lacan dit : « Il ne faut rien inventer. Voilà ce que nous enseigne la révélation de l'inconscient. Mais rien à faire – c'est l'invention qui nous démange. Puisque ce qu'il faut, c'est nous détourner du réel, et de ce que signifie la présence du nombre ¹. »

Pourquoi, pour résister à ce qui nous démange, pour ne pas nous détourner du réel, devrions-nous nous préoccuper de ce que signifie la présence d'un nombre ? Parce que l'inconscient compte, et compte précisément jusqu'à six, dit Lacan dans ce passage. À partir des nœuds, il le démontre pour l'espace, en quoi il verse l'espace au compte non de l'intuition, mais de l'inconscient : « Pour revenir à l'espace, il semble bien faire partie de l'inconscient – structuré comme un langage ² », et il compte jusqu'à six.

* Intervention faite à Paris le 13 juin 2013 lors de la soirée de clôture du séminaire de l'EPFCL
« Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 122-123.

2. *Ibid.*, p. 122.

Et l'inconscient, comme l'espace, ne compte que jusqu'à six, « et s'il compte jusqu'à six, c'est parce qu'il ne peut retrouver le deux que par le trois de la révélation ³ ». Il ne nous faut donc pas nous détourner de la visée de l'inconscient, qui est de retrouver le deux, au-delà des démangeaisons de l'intuition.

L'autre occurrence du terme d'invention dans le *Séminaire XX*, à la page 79, concerne justement le deux très particulier qui a été en jeu dans l'amour courtois. L'invention de l'amour courtois, précise Lacan, a fait irruption comme un météore dans l'histoire et a bouleversé une société féodale arrivée à l'extrême de la dégénérescence politique où la question du deux ne trouvait plus d'espace pour se poser. Mais il n'a pas suffi. Ce qui a suffi en revanche à reformuler la réponse à la question du deux, et d'une façon qui ne nous satisfait pas nécessairement, a été l'avènement du discours de la science, à propos duquel Lacan ne parle pas d'invention. Cela nous encourage à mettre l'invention du côté de l'intuition et de l'imaginaire et à l'opposer à la prise en compte du réel. C'est d'ailleurs à ce même sens de prise en compte du réel que Lacan invite en conclusion de son passage sur l'amour courtois, en situant ce que pourrait être l'apport de la psychanalyse par rapport à la science : « On pourrait peut-être pendant que ça dure, ce tournant, avoir un petit éclair de quelque chose qui concernerait l'Autre, en tant que c'est à ça que la femme a à faire ⁴. » Cela éclaire l'expression « prendre en compte le réel », qui consiste aussi à « avoir un petit éclair de quelque chose qui concernerait l'Autre ».

L'an prochain, nous n'allons apparemment pas étudier le nombre, puisque notre titre laisse entendre que nous revenons bille en tête au mélo, au méli-mélo des embrouilles de la relation d'eux, des deux. L'amour, la jouissance, la satisfaction. Mais ce n'est peut-être pas une voie si fautive : puisque c'est le deux que l'inconscient cherche à retrouver, il n'est peut-être pas inutile de réfléchir à la place du partenaire.

D'où la deuxième question :

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 80.

Que peut-on savoir du savoir inconscient... de l'autre ?

Lacan parle tout au long du séminaire *Encore*, depuis son tout début jusqu'à sa toute fin, de l'amour et de la jouissance. Pourtant, à la fin, il prend la peine de préciser qu'il a parlé au cours de l'année non pas de l'amour, mais du savoir. Nous l'avons pris au pied de la lettre et nous nous sommes demandé ce qu'on pouvait savoir du savoir inconscient.

Cela dit, les deux thèmes de l'amour et du savoir sont-ils aussi indépendants l'un de l'autre ? Sûrement pas, car sinon pourquoi Lacan aurait-il amené cette précision ? Donc pourquoi ne pas les lier, en supposant à l'amour un savoir, un savoir-faire inconscient, précisément pour sélectionner le partenaire adéquat à la jouissance que procure l'exercice de ce savoir.

Cela suppose que l'on sache quelque chose du savoir inconscient des autres. Et nous en savons tous assez de la vie pour savoir que les appariements ne se font pas au hasard.

Pour nous en tenir au couple sexuel, les appariements se font en vue d'un objectif commun et partagé, la production d'une jouissance des corps. Lacan non seulement y invite ses auditeurs, mais il les conduit de sa propre main dans la chambre où trône le lit de plein emploi. Après quoi il se retire avec discrétion, non sans, après avoir refermé la porte, écrire dessus rien de moins que le rêve qui sur ce lit s'est poursuivi. La chute est brutale, on le constate, entre l'objectif projeté et le résultat effectif ; une chute de la jouissance au rêve, pas même réalisé mais seulement poursuivi, autant dire resté à l'état de *Wunsch*.

Remarquons que Freud avait déjà fait cette remarque intrigante : on en sait toujours plus sur l'inconscient de l'autre qu'on ne croit. Évidemment, je ne sais plus où je l'ai lue et je n'ai pas su utiliser assez bien Google pour trouver la référence.

Nous avons cette année étudié la place de l'Autre, comme symbolique et comme corps, et aussi l'inconscient réel, avec son savoir-faire avec la jouissance du corps. De tout cela se déduit l'image de l'autre, partenaire nécessaire au fonctionnement de l'ensemble. Mais l'autre ne se réduit pas à une image, il est aussi, comme autre, un corps. Un corps affecté par le dire du sujet, bien au-delà de ce que, comme « moi », il croit dire. Cela doit donc nous amener à reconsi-

dérer la place du partenaire dans la relation d'amour, de désir, de jouissance.

Et c'est probablement ce que nous ferons l'an prochain, interroger le savoir en jeu dans le couple. En effet, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel qu'il n'y a pas un rapport de savoir qui commande à la rencontre des corps. Certes pour la copulation mais pas seulement.

Autre façon de poser la question, en référence à la dernière intervention de Colette Soler : qu'en est-il des liens tels que Lacan les a formalisés dans les *quatre discours* quand l'Un prend dans sa parenthèse l'essaim des S1 ?

Martine Menès

Qu'est-ce qu'« on » peut savoir de l'EPFCL * ?

Après cette année de séminaire qui va se poursuivre, *encore*, séminaire qui pose la question, et fait le pari, de la transmission de la psychanalyse, et en ces temps de réflexion sur notre École, j'ai été retenue par ce qui, dans l'énoncé même du titre du séminaire « Qu'est-ce qu'on peut savoir du savoir inconscient ? », pourrait être considéré comme non seulement porteur de la question de la transmission dans l'École mais encore l'illustrant. C'est un forçage car c'est comme supposer un énonciateur à ce titre. Or l'École n'a pas d'inconscient, mais elle a un style, donc un discours, chacun en étant tour à tour énonciateur. L'École n'est pas qu'un ensemble de conventions qui réunirait, elle a une orientation originale que chacun peut entendre, choisir, dire. L'hypothèse : « Le titre dit l'orientation » suppose, comme préalable, que toute formulation dit autre chose qu'elle ne dit, même si c'est une formulation collective.

La butée de ma question est que la démonstration – vous allez en juger – fonctionne si je m'appuie sur la fracture entre énoncé et énonciation. Mais puis-je aller jusqu'à supposer un effet du savoir réel dans ce titre ? C'est un pari poussé.

Cela commence avec ce que j'ai retenu de ce travail collectif de lecture. Un point, qui va vous paraître dérisoire, c'est qu'il n'y a pas une limite infranchissable entre *lalangue* et le langage, tout juste une frontière, qui peut donc se franchir par hasard (événement fortuit, ce peut être le passage d'une énonciation), sans s'en apercevoir, ou par contingence (changement imprévisible, ce serait le surgissement d'un effet de *lalangue*). Il faut différencier ici hasard et contingence, je ne suis pas allée plus loin, mais c'est un point abordé par Claude

* Intervention faite à Paris le 13 juin 2013, lors de la soirée de clôture du séminaire de l'EPFCL, 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

Léger. De même j'aurais une question sur la distinction entre contingence et invention qui fait écho à celle de Marc Strauss sur l'invention.

Je reprends : s'il y a différence de structure, il n'y a pas antipathie entre les deux niveaux de savoir et, comme l'ont souligné plusieurs, à la suite de Lacan lui-même, le langage est une élucubration sur *lalangue*, il tient ensemble du fait de *lalangue*, comme l'a dégagé Colette Soler lors du précédent séminaire.

Cette nouvelle façon de comprendre, « prendre avec » étymologiquement, a eu un effet dans l'écoute que j'accorde à mes patients, jusqu'à la scansion des séances qui restait un point de résistance. Je vais m'inspirer de la démonstration de Lacan dans *L'Acte psychanalytique*, dans la leçon du 6 mars 1968, pour donner un exemple d'une écoute que le sens n'arrête pas. Si je dis « je ne connais [pas-tout] », puis « je ne connais pas [tout] », je dis deux choses différentes, la deuxième renvoie à l'ignorance : j'ignore tout, la première à une connaissance écornée du [pas-tout] dont certains intervenants, je me souviens particulièrement de Carlos Guevara, ont souligné l'affinité avec le savoir inconscient.

J'en reviens à ma question : que dit notre titre ? À partir de l'hypothèse précédente d'une non-incompatibilité *lalangue/langage*, en conséquence inconscient réel/inconscient chaîne (l'intervention de Colette Soler l'a formalisée, je ne reprends pas la démonstration qui se conclut sur une non-réduction de l'inconscient réel à l'inconscient *lalangue*), comment accède-t-on au premier sinon par le second ? Je précise : le Un de l'exception s'infiltré dans le langage, mais peut-on l'entendre par les réseaux de l'énoncé ? Y a-t-il d'autre moyen d'en savoir quelque chose que par la voie/x du « qu'on dise » qui est derrière ce qui se dit ? Certes, si l'on entend la voix avec un x, entre déjà en jeu un autre élément que le sens, l'énoncé pour faire court, ou même que l'énonciation. On entend le son et il s'agit de « faire s'unir le son et le sens », comme le rappelle Michel Bousseyroux en dégageant cette thèse de sa lecture d'*Encore*. Il s'agit d'écouter l'air autant que les paroles, mais pour autant *lalangue* ne se traduit pas par des borborygmes ou des bruits de corps (exemple malheureux d'inventions ?) comme j'ai pu l'entendre lors de témoignages de passe à l'ECF. Le Un hors essaim me paraît difficilement être un soupir ou un éternuement. Cette quête d'incarnation fait sortir tout précisément de ce

qui serait atteint du réel. « On le sait, soi. » Ce « on » de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976) veut dire que l'analysant/analysé peut avoir la certitude d'y être, mais, s'il veut en parler, on (l'analysant) n'y est plus. Impossible d'en parler sans en sortir. « La question même réintroduit la quête de sens ¹. »

Dans le titre de notre séminaire « Qu'est-ce qu'on peut savoir du savoir inconscient ? », le fait qu'il ne s'agisse pas du même savoir, le premier étant un verbe, un acte, supposant un sujet pouvant savoir, le second un substantif singulier qui a fait l'objet des commentaires tout au long de l'année, n'est pas ce qui m'a retenue. C'est le « on » qui m'a intriguée. Quel est le statut de ce pronom impersonnel ?

J'ai relu toutes les interventions et je me suis aperçue que je n'étais pas la seule à m'être posé la question. Sol Aparicio, Elisabete Thamer, Marc Strauss se sont demandé qui était représenté par ce « on » : l'analysant ou l'analyste pour résumer. Quiconque en tout cas qui est en position d'analysant. Je rappelle que c'était de cette position d'énonciation que Lacan disait tenir son séminaire. Voire quiconque est analysé, comme l'a dit la dernière fois Colette Soler. Dans notre assemblée c'est le cas de beaucoup, qu'ils soient orateurs ou participants. Donc « on » est là.

Mon hypothèse est que ce « on » sans référent à force d'en avoir plusieurs, indépendant de toute incarnation, n'est pas arrivé là par hasard, il parle un style à condition de lui faire le crédit de répondre plus de la grammaire de l'inconscient (qui, par exemple, donne son statut de désir au « ne », comme Patricia Dahan l'a rappelé dans le « je crains qu'il ne vienne ») que de celle de l'académie, dont, pourtant, le savoir n'est pas non plus sans être infiltré de ce qui lui échappe. Je suis allée lire, il y a trois pages de définitions du pronom dont certaines s'excluent : par exemple, « on » est utilisé dans l'énoncé de vérités d'expériences considérées comme universelles – ce pourrait être le « on » sujet de « peut savoir », expérience universelle – et « on » est utilisé aussi bien quand l'énoncé n'est vrai que pour un groupe limité – ce pourrait être le « on » du groupe des analysés, expérience particulière.

Notre « on » est dans une position de sujet oscillant entre le supposé qui pourrait savoir, partenaire du transfert (d'ailleurs, c'est une

1. C. Soler, « Du transfert vers l'inconscient autre », *Mensuel*, n° 26, Paris, EPFCL, juin 2007.

part de ce qui nous fait venir à ce séminaire, espérer pouvoir (ap)prendre du savoir), et l'existant fonctionnant comme non-sujet, le pas de sujet, du savoir inconscient. Là je réponds à l'hypothèse de départ qu'il y a effet de savoir réel dans le titre au-delà de la fissure énoncé/énonciation.

Lacan, lors de la dernière séance (le 21 juin 1972) du séminaire *...ou pire*, soit juste avant d'entamer celui que nous commentons, énonce cette formule de « L'Étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui est dit dans ce qui s'entend. » Il en continue le commentaire dans la deuxième leçon d'*Encore* (le 19 décembre 1972), puis dans la neuvième (le 8 mai 1973), où il précise : « Je n'ai pas dit : le dire reste oublié ..., j'ai dit : qu'on dise... » Il souligne là l'importance du « on », porteur d'une équivoque grammaticale qui en fait un sujet présent/absent de l'inconscient sans sujet. Finalement notre question de l'année annonce le parcours du « on peut savoir... » transmissible pour partie jusqu'au « on le sait, soi » de la fin d'analyse, certitude intransmissible, personnelle, qui ne peut passer, directement en tout cas, à la transmission et à l'universel. Le « on » analysant ne peut qu'en faire témoignage, qui reste privé, et même privé de sens souvent pour qui l'écoute.

Un petit retour en arrière dans le cheminement de Lacan va me permettre d'avancer. Dans le séminaire sur l'acte analytique, toujours dans la leçon du 6 mars 1968, Lacan avance : « Quand j'énonce que l'inconscient est structuré comme un langage, ça ne veut pas dire que je le sais puisque je le complète de ce "on" sur lequel je mets l'accent et qui est celui qui donne le vertige à l'ensemble des psychanalystes, c'est qu'on n'en sait rien [...]. » Il ajoute qu'*a contrario* le « sujet supposé savoir », partenaire imaginaire du transfert, donne le repos. Puis-je lire que le vertige est un affect vacillant face à l'horreur de savoir qu'il y a un impossible de savoir ? Un an plus tard, très exactement, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, lors de la leçon du 13 mars 1969, Lacan dit : « Nous savons que quelque part, en cette part que nous appelons inconscient, une vérité s'énonce qui a cette propriété que nous n'en pouvons rien savoir. Ce fait même constitue un savoir. » Cette fois-ci, Lacan annonce clairement qu'on – l'analysé qui a dépassé son horreur de savoir, passé à l'analyste éventuellement – peut savoir l'impossible d'un savoir réel. Le « nous » a remplacé le « on », ce « nous » pourrait être nous, l'École.

Jean-Pierre Drapier

Que peut-on savoir du savoir inconscient du passant * ?

Dans une correspondance, Flaubert écrit : « La bêtise, c'est de vouloir conclure. » Bêtise à entendre moins sur le fait de conclure – cela peut se faire tout seul, à notre insu – que sur le vouloir, vouloir qui ignore que chaque réponse apportée, chaque pas réalisé appelle de nouvelles questions, de nouveaux pas à réaliser.

D'ailleurs, conclure n'est le plus souvent qu'un effet de langage, voire un artifice de celui-ci, et avec le savoir inconscient il ne s'agit pas de cela. Pour Oury, lecteur de Lacan, le paradoxe est le suivant : « La distance entre le langage parlé, écrit et ce qu'on appelle *lalangue*, qu'on ignore mais qui est là, est ce à partir de quoi notre vie va se construire. Ce qu'on appelle comprendre, dont le "*vouloir conclure*" est une forme illusoire, c'est traduire, c'est passer d'une couche à l'autre du mille-feuille qui nous constitue. C'est passer d'une couche à l'autre de cette infinie stratification que nous sommes, en direction de quelque chose d'inaccessible, et qui nous est le plus singulier, *lalangue* ¹. » D'ailleurs, Oury avoue sa répugnance à utiliser le terme qu'il juge galvaudé d'inconscient et lui préfère comme équivalent *lalangue*.

Cela me paraît congruent avec la position de Lacan lui-même dans le séminaire que nous venons d'étudier cette année :

– « Ce savoir, en tant que c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose, veut dire l'inconscient ² » ;

* Intervention faite à Paris le 13 juin 2013 lors de la soirée de clôture du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Oury et M. Depassé, *À quelle heure passe le train ?*, Conversations sur la folie, Paris, Calmann-Lévy, 2006, p. 126.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 129.

– « C'est parce qu'il y a l'inconscient, à savoir *lalangue* en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe ³. »

Pas n'importe quel signifiant : « Le signifiant Un n'est pas un signifiant quelconque ⁴ », « le S1, signifiant-maître qui assure l'unité, l'unité de la copulation du sujet avec le savoir ⁵ ».

Et c'est là qu'en fait de conclusion je voudrais frayer une nouvelle question : « Que peut-on savoir du savoir inconscient du passant ? » Ce qui peut se dire : « Y a-t-il une pertinence à la passe ? » Ce qui peut se dire aussi : « Qu'y a-t-il de transmissible d'une expérience singulière ? » Certes le but premier de Lacan n'était pas tant cette transmission que de « garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense ⁶ », de rechercher « la marque » laissée par le désêtre et « la rencontre avec l'impasse ultime », pour reprendre une expression de Colette Sepel ⁷.

Certes, certes... mais force est de constater que le dispositif accouche bien peu souvent de cette reconnaissance et que les nominations sont rares. Entre 2002 et 2012 il y a eu douze nominations pour quatre-vingt-cinq passants. C'est-à-dire moins d'une nomination par cartel. Si tout l'intérêt du dispositif se résumait aux nominations, le travail du cartel, qui dure deux ans, serait bien ennuyeux et frustrant. Or c'est passionnant et gratifiant. C'est donc qu'il y a un intérêt autre – une gratification autre. D'ailleurs, cette gratification, nous en retrouvons la trace dans les réponses faites un par un au passant qui n'est pas nommé :

- remerciement pour « le témoignage précis du parcours analytique » ;
- appréciation positive de « l'authenticité du témoignage de passe » ;
- reconnaissance qu'« il y a de l'analyse » ou, pour une autre, « des effets de son analyse ». Mais la nomination ne se fait pas sur la

3. *Ibid.*, p. 131.

4. *Ibid.*, p. 130.

5. « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Annuaire 2011*, EPFCL, p. 102.

6. C. Sepel, « Pourquoi la passe ? », *Wunsch*, n° 10, janvier 2011, p. 62.

7. L. Izcovich, « Savoir faire avec *lalangue* », *Mensuel*, n° 79, Paris, EPFCL, avril 2013, p. 33.

base d'une analyse thérapeutique ou simplement d'effets thérapeutiques ou d'un bouger subjectif.

Même si le cartel n'a pu nommer, car il n'a pas « repéré le passage à l'analyste » pour l'un ou « n'a pas pu repérer les éléments d'un virage qui... » pour l'autre, on sent bien dans ces réponses qu'il y a dans les cartels un affect de satisfaction. Satisfaction liée à ce qui est transmis du passant aux passeurs et des passeurs au cartel par le truchement du langage, c'est-à-dire par le truchement de l'élaboration que permet le langage.

Mais, « si le langage permet l'usage d'une référence commune et permet donc de communiquer, il n'en reste pas moins qu'il ne permet pas de capter *lalangue* ⁸ », comme le relevait Luis Izcovich dans son commentaire de la leçon du 26 juin. Or l'inconscient est fait de *lalangue* et celle-ci « sert à de tout autres choses que la communication ⁹ », en particulier « à l'élaboration d'un savoir qui échappe en grande partie à l'être parlant ¹⁰ ». Lacan enfonce le clou en précisant : « L'inconscient est un savoir, un savoir faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre au langage ¹¹. »

Alors comment repérer un savoir-faire nouveau avec *lalangue*, un savoir-faire avec le réel de l'inconscient qui signerait ce virage à l'analyste et de ce fait permettrait la nomination ?

Il y a ce que l'on peut déduire de la dernière leçon d'*Encore* : les affects énigmatiques surgis en fin d'analyse et « qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé ¹² ». Ils sont la marque des effets dans le réel de *lalangue*.

Il y a ce que proposait Colette Soler en décembre 2010 : un style de discours qui fait mouche. Car « si les signifiants viennent de l'Autre [du langage donc] [...] le style, lui, ne vient pas de l'Autre ; il serait plutôt l'index de la séparation, de ce que Lacan appelait à une époque l'entrée dans le réel ¹³ ». Or, « si le style est bien manifestation

8. L. Izcovich, « Savoir-faire avec *lalangue* », *Mensuel*, n° 79, avril 2013, p. 33.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 126.

10. *Ibid.*, p. 127.

11. *Ibid.*

12. C. Soler, « Styles de passe », *Wunsch*, n° 10, *op. cit.*, p. 44.

13. *Ibid.*

énigmatique du rapport du savoir inconscient, comment ne répercuterait-il pas le changement de fin d'analyse, soit le franchissement de l'horreur de savoir ¹⁴ » ?

Il y a sans doute un mixte des deux dans ce qu'écrivait le cartel n° 3 du CIG 2008-2010 à propos de la nomination qu'elle avait effectuée, effectuée à l'unanimité comme quelque chose qui s'imposait à tous : ce qui s'est dégagé est quelque chose du côté du ton du témoignage, « sans pathos, sur le ton léger de la nouvelle [...] qui parvenait ainsi à transmettre la place certaine de ce qui fait l'inconscient, telle qu'elle se marque dans un avant et un après l'analyse ¹⁵ », et quelque chose du côté « d'être touché par la touche de réel qui se dégage de cette passe », c'est-à-dire d'une part « la tuché, une rencontre avec le réel » et d'autre part « le côté impressionniste, par petites touches, hors de toute démonstration bruyante et didactique ¹⁶ ».

Être sensible au style, au ton, être touché, etc. Il ne s'agit pas d'un savoir lié au langage mais bien de ce qui en celui-ci s'infiltre de la *lalangue*. La nomination repose moins sur une élucubration de savoir liée au langage que sur ce quelque chose qui passe au-delà de l'écran du langage.

14. *Ibid.*, p. 45.

15. F. Farias, J.-P. Drapier, J.-J. Gorog, M. E. Lisan et C. Sepel, « Ce qui nous a convaincus », *Wunsch*, n° 9, mai 2010, p. 50.

16. *Ibid.*, p. 51.

Journée débat d'École du 16 juin 2013

*Débat d'École :
sa passe, ses membres,
ses commissions*

Vicky Estevez

Interrogations *

C'est en interrogeant l'École comme institution que l'idée de faire la passe a commencé à prendre consistance pour moi.

Je me suis mise alors, avec d'autres, à lire et à relire nos *Principes* et nos textes fondateurs et à me poser et reposer la question de pourquoi on est dans cette École, quelle inscription, quelle option, quelle orientation, à quoi on dit oui en l'ayant choisie. Car pour pouvoir y aller, à la passe, il me fallait essayer de saisir dans quelle « structure » mon dire allait résonner, au nom et autour de quoi les différentes personnes qu'il allait peut-être atteindre étaient rassemblées, là.

Après la passe, la question proprement dite de l'École comme institution s'est transformée en un intérêt croissant pour l'École comme concept analytique, concept inventé par Lacan : l'École au-delà de l'institution, l'École comme lieu/temps d'étude et d'élaboration en commun, de formalisation, de questionnement, de transmission d'un enseignement, d'une éthique et d'un savoir particulier, celui qui ne passe *que* par l'expérience de l'inconscient, celui qui tient et rend compte du réel que rencontre, chaque fois qu'il est là pour de vrai, le discours analytique.

C'est aussi l'expérience de la rencontre avec un réel du dire autre (pendant les témoignages de passe), la rencontre avec le discours analytique autrement que dans la cure, sans transfert à un ou à d'autres mais au dire même comme porteur de savoir, qui m'a poussée à transmettre ce que j'ai appris de l'expérience de la passe en parlant (comme dans un cartel), afin que quelque chose du savoir imprévisible ait plus de chance de surgir et de circuler, d'être *in situ* partagé.

* Intervention faite lors de la journée débat d'École du 16 juin 2013 à Paris.

J'ai l'idée que la confrontation avec ce réel d'un dire autre que celui de la cure m'a immergée au cœur même de la question de la transmission analytique et fait apercevoir avec surprise une donnée inattendue : j'ai été témoin, en dehors de la cure, que « savoir pas-tout » et « impossible à savoir » pouvaient se superposer, être simultanés, s'inclure, être solidaires. On pourrait même dire, paradoxalement, que c'est dans l'espace qui les sépare et en même temps dans l'espace de cette simultanéité que ça se met au travail et que, dans cet essai de dire/saisir du savoir en parlant, quelque chose se construit : le déjà là se dit/saisit autrement.

Depuis la nomination d'AE, depuis que j'ai été amenée à transmettre à d'autres quelque chose de ce qui s'était dégagé et vérifié dans mon hystorisation et après, à le faire en outre à nombre d'endroits différents, les questions relatives à l'École, comment elle fonctionne, sa présence dans nos instances, sa fonction de cause aussi, les signifiants qui la font consister, les nouages auxquels elle participe, le lien entre ceux qui en tant que membres l'incarnent et en assurent sa consistance, sont devenues brûlantes pour moi. Jamais avant je n'avais saisi ainsi et autant le fait que l'École telle que Lacan l'a inventée et soutenue, celle que nous soutenons et défendons, ne peut pas exister sans *l'option* de la passe... cette option qui met en cause non seulement nos certitudes mais aussi notre capacité même de questionnement : « Qu'est-ce qui s'entend ? »

Tout comme l'analyste dans la cure et le plus-un dans le cartel, l'AE est signe d'une École, du dire d'une École (il est signe que *y a d'l'École*). Sa présence rappelle à ceux qui se risquent à un dire d'élaboration tout simplement ce que l'analyse nous a appris : qu'il s'agit avant tout et à jamais de la transmission d'un savoir qui échappe, qui passe par des mots qui nous traversent mais qui ne nous appartiennent qu'un tout petit peu, d'un dire qui nous précède et qui essaie de continuer à se préciser, qui circule, qui va et revient, perpétuellement transformé.

Je dirai, pour conclure ce texte qui introduit la première séquence du débat « Passe et École », que l'École nomme, de temps en temps, des plus-un de l'École (des sachants ignorants vérifiés qui ont le désir de continuer à apprendre), sortes de plus-un qui en fait sont des moins-un puisque ce ne sont pas en tant que sujets qu'ils sont nommés, bien au contraire (ils ont été nommés justement parce

qu'ils n'y sont plus, eux, leur dire leur *ex-siste*). C'est leur seule présence au travail, présence incarnée d'un processus de réduction extrême qui a abouti, présence réelle (énigmatique, insaisissable) qui fait consister – tout comme le plus-un dans le cartel – une fonction vide qui relance l'opération analytique ailleurs que dans le « à deux » indispensable de la cure, au cœur même de l'expérience de l'École qui, du un par un, peut faire du « en commun ».

Michel Bousseyroux

La troisième *

Le lien, le nœud entre la passe et l'École est à la fois étroit et fragile, très étroit et très fragile. La crise de l'une révèle la crise de l'autre. Cela s'est vu déjà à l'École freudienne de Paris comme à l'École de la Cause freudienne, où la crise de la passe a été le pré-curseur et le déclencheur de la crise de l'École.

Quand se posa pour moi, dans mon analyse, la question de demander à faire la passe à l'École freudienne de Paris, je me suis assez vite aperçu que le moment n'était guère propice. C'était entre le « c'est un échec complet, cette passe » de Lacan concluant les assises de Deauville sur la passe en janvier 1978 et l'acte de dissolution de l'École en janvier 1980. L'École qu'avait fondée en 1964 Lacan était alors en assez mauvaise passe. Lacan participait de moins en moins au directoire, on spéculait sur sa démission, voire son éviction, Denis Vasse et Françoise Dolto s'apprêtaient à prendre la direction de l'EFF.

C'est alors qu'après trois séances du séminaire de la rentrée 1979 à ébaucher un nœud au tableau, ne prononçant qu'une ou deux phrases comme « le nœud borroméen est une énigme », « ça se défait tout seul... », voilà qu'à la séance du 5 janvier 1980, coup de théâtre ! Lacan lit une lettre où il déclare que le problème de l'École a une solution qui est la « dis-solution ! ». Et quand il demanda à ceux qui voulaient poursuivre avec lui de lui écrire, comme j'étais en analyse avec lui, je n'hésitai pas une seconde à lui répondre. Je fus des *mille* à recevoir son petit carton par lequel il fondait, le 21 février 1980, la Cause freudienne, y annonçant qu'un courrier prochain allait faire connaître le travail qu'il demandait à qui se mettait sous son égide. Ce fut alors l'époque, l'épopée laurentienne de *Delenda*, le bulletin du *d'écologie*. S'ensuivirent, à l'automne 1980, la tourmente et la vilénie

* Intervention faite lors de la journée débat d'École du 16 juin 2013 à Paris.

de la poignée de sciure que l'on sait et qui dévasta le champ de la Cause freudienne. C'en fut fini de l'École de Lacan – de l'École *dirigée par* Lacan.

Fut alors statutairement créée, le 17 janvier 1981, l'École de la Cause freudienne, l'École de Lacan sans Lacan – sans Lacan en personne pour la légitimer, pour la diriger et la faire exister. Trop las, trop atteint, Lacan ne put que l'adopter, comme étant « l'École de ses élèves ». Le 25 janvier 1981, j'écrivis au 5 rue de Lille pour dire mon soutien à ceux que Lacan avait appelés à prolonger la contre-expérience qu'il avait tenté d'instaurer et pour demander à faire partie de cette École. Puis l'ECF grandit et se fit aussi grosse que l'AMP, et la passe eut à souffrir de la millérisation des racines de sa contre-expérience. Le comble en fut l'accusation de plagiat. Trop c'est trop. Le Premier Congrès de l'AMP à Barcelone, en juillet 1998, déclencha l'insurrection des *Cubanos*, dont je fus, d'où sortirent les Forums du Champ lacanien, doublés de l'Association Freud avec Lacan, puis le projet de leur donner une École.

C'est alors que, pour la troisième fois, je fis le choix d'une École, je fis l'acte de choisir l'EPFCL. La troisième, ma troisième, ma troisième chance de faire face au réel de l'expérience qui, cette fois pour moi, faisait nœud borroméen à trois, cela aura été l'École des Forums du Champ lacanien, le choix de ses principes fondateurs. Troisième acte donc : décembre 2001. Certains – pas beaucoup, trois, trois des dix-huit membres fondateurs des Forums – refusèrent d'y entrer, comme Pierre Bruno à qui j'avais dit que non quand – c'était à la fin de juillet 2001, tout juste de retour de Rio – il m'avait demandé si j'étais partant avec lui pour créer l'APJL, ce qui impliquait, c'était clair, une non-entrée dans l'École et une sortie des Forums prochaine. J'essayai de l'en dissuader. En vain. C'était l'été 2001. Il y eut un froid, polaire, entre nous. Notre amitié de vingt-cinq années se brisa net sur cette banquise.

Un rappel, pour mémoire. On oublie vite. Notre École a été créée sur la base des « Principes d'une École orientée par les enseignements de Sigmund Freud et de Jacques Lacan », pour lesquels tous les membres de l'IF eurent à voter en avril 2001, à Rio de Janeiro, où se confrontaient deux propositions, deux conceptions opposées de l'École qui, depuis quelques mois, étaient en débat. Ce vote de Rio,

dont le résultat fut annoncé en juillet 2001, trancha majoritairement pour l'option A d'une École avec membres, ne retenant pas l'option B, que Pierre Bruno avait soutenue, d'une École ensemble vide, c'est-à-dire sans membres. Il fallait, disait-on, *d'écoler* du « nommer à ». C'est ce désir de *d'écolage* qui, en octobre 2001, sur la piste d'un séminaire soi-disant « déplacé », finit par atterrir sur une association sans membres d'École et pour la passe, qui aujourd'hui encore continue à démarcher sans vergogne, pour son cartel de la passe, plusieurs membres de notre École qui ont fait la passe – alors que notre École fut d'emblée qualifiée d'institution de hauts fonctionnaires incarcérant le discours analytique dans le discours du maître. Puis il y eut, autre poignée de sciure, l'accusation envers Colette Soler d'avoir falsifié un mail – je vous passe les autres gentilleses.

Le vrai point de discorde, irréductible, ne portait pas, en fait, sur la question des membres, comme faisant virer l'École à l'Institution. La fiction, issue d'une certaine lecture de la lettre de Lacan au tripode italien, d'une École virtuelle que rendrait réelle la production d'AE par une passe prétendument, je cite, « non administrativement encadrée », où donc la création de l'École n'est pas un préalable à la mise en place de la passe mais sa conséquence, son produit, cette fiction, dis-je, repose sur un postulat, qui fut formulé lors de l'après-midi d'Agen sur les AME du 10 novembre 2001 : pas d'AME sans AE *préalable*. D'où l'accusation portée par nos collègues qui récusèrent nos principes fondateurs, en particulier celui, issu d'une proposition colombienne adoptée à Rio, d'établir une première liste d'AME d'où procéderaient les premiers passeurs : ces premiers AME, dont la commission d'agrément exceptionnelle constituait le noyau d'urgence de notre École naissante, faisaient place, dirent-ils, à une nomenclatura. C'était bien sûr oublier, jeter à la corbeille la lettre de Lacan du 23 octobre 1980, où il légitime très clairement le préalable, pour la nouvelle École de ses élèves, de l'AME.

L'AE, l'analyste de l'École, n'est pas un préalable à l'AME, à l'analyste membre de l'École. Car, dès lors que l'AME prend sa raison dans l'intension et que ce gradus n'est donc pas qu'une garantie délivrée par l'École pour l'extérieur, pour l'autorité publique, concernant le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense, mais est, aussi et surtout, une garantie qui engage l'analyste dans l'École, dans sa responsabilité, en tant que lui est confiée la charge de décider de

la désignation des passeurs, il est clair que la possibilité de nomination des AE dépend de, est conditionnée en premier chef par cette prise de responsabilité et aussi cette prise de risque de l'AME. En outre, ce sont les AME qui sont habilités, avec les AE et les passeurs, à se faire élire dans la CIG et donc à participer aux cartels de la passe.

Cela fait d'ailleurs des AME le talon d'Achille de l'École. J'ai pu mesurer combien était fragile et vulnérable au regard du fonctionnement de la passe chacune des deux Écoles auxquelles j'ai appartenu. Il en est de même pour la troisième. Elle aussi est fragile, quoique pas pour les mêmes raisons. Elle compte beaucoup d'AME (212 en tout, dont 84 pour la France), mais très peu d'entre eux exercent cette responsabilité en désignant des passeurs, la liste de ceux-ci étant d'ailleurs toujours réduite du fait qu'un passeur est retiré de la liste dès qu'il a rencontré trois passants.

Pour la troisième fois, j'ai été élu membre du Collège international de la garantie, où j'ai beaucoup appris des témoignages de passe comme du travail du cartel de la passe, de la façon dont nous avons écouté et avons pu ou non nous prononcer pour une nomination d'AE. Des nominations d'AE, il y en a eu assez peu depuis 2002, mais peut-être sommes-nous un peu trop parcimonieux et trop exigeants dans nos prérequis théoriques. Ce travail, aussi, est fragile, et notre responsabilité est lourde.

Ce qui laisse à notre École de l'espoir, c'est son internationalité – qui n'est pas sans accroître aussi sa fragilité – et la dimension transatlantique de ses cartels de la passe, gage d'un fonctionnement qui ne se confine pas dans « l'endogamisme » qui a cours dans d'autres associations. J'étais, il y a peu, l'invité du Forum de Sao Paulo – et de ses universités florissantes – et je fus stupéfait, au-delà de la chaleur de l'accueil qui m'a été fait, devant la qualité du travail théorique et clinique qui s'y fait et par la hauteur du questionnement de ses membres, en ce qui concerne la passe et l'École ; questionnement qui à bien des égards m'a souvent semblé précéder, devancer le mien, le nôtre en France. J'en suis revenu confiant dans le travail et l'engagement des membres de notre École internationale et enthousiaste pour l'avenir de la passe dans notre École.

Albert Nguyen

Lacan, encore * !

L'École, sa passe, ses membres, ses commissions. Le souhait explicite étant de faciliter le débat, je vous propose seulement quelques idées.

Je commence par ce qui va peut-être sembler une évidence pour beaucoup d'entre vous : Lacan, encore ! Pourquoi ? Parce que, à s'éloigner du texte et des indications précises qu'il a pu donner sur l'École, il se produit ce qu'il dénonçait dès l'« Acte de fondation ¹ » et la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École ² » : les déviations et les compromissions, dont il réclamait la critique permanente et sans concession.

L'École n'est pas conglomérat de l'entre-soi, elle est responsable de la psychanalyse et de son avenir, et cette responsabilité concerne tous ceux qu'on appelle ses membres. Colette Soler l'a rappelé dans sa proposition d'avant-journée : qui demande à être membre s'engage à travailler pour l'École. L'École a ses textes fondateurs et il me paraît utile d'y revenir, encore, de les extraire de l'oubli qui les guette.

Quinze années ont passé depuis Barcelone et la création des Forums. Le moment est propice pour nous retourner sur ce que nous avons fait et examiner cette expérience.

Nous avons mis la passe au centre de l'École, nous avons nommé quelques AE, trop peu sans doute, trop peu de collègues s'y sont présentés, et pour diverses raisons qu'il vaut la peine de tirer au clair. Je vais mettre un peu les pieds dans le plat : il y a des raisons

* Intervention faite lors de la journée débat d'École du 16 juin 2013 à Paris.

1. J. Lacan, « Acte de fondation » (1964), dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.

2. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres Écrits*, op. cit., p. 243.

historiques qui tiennent à la jeunesse de l'EPFCL, à une expérience relativement courte de l'analyse pour un certain nombre de personnes, aux contraintes qui ont présidé à la création de l'École – il a fallu désigner des AME, et il a fallu leur confier la passe. J'ajoute aussi, et je suppose qu'il en sera question au cours de la journée, que cette mise en route de l'École s'est faite dans les conditions conflictuelles que l'on sait, le conflit portant sur la passe et les membres, tout au moins pour la partie émergée de l'iceberg.

Les contingences historiques certes ont conditionné la mise en route et elles ont produit des effets qui méritent d'être mesurés : les choix forcés de départ font que les cartels de la passe, depuis 2001, se sont, disons, assez peu renouvelés. Issus des CIG successives, les cartels ont vu revenir... les mêmes, démocratiquement élus. Du coup, j'aurais la pente à situer en ce point une des causes des difficultés que rencontre la passe, qu'il s'agisse de son peu d'impact, du peu de demandes de passe ou des effets épistémiques qu'elle produit, alors même que l'École a organisé des journées, des séminaires pour la rendre attractive, agalmatique. Sans même parler du fait « qu'On » en parle beaucoup... sans pour autant s'y présenter.

Comment faire évoluer, changer cette situation ? J'ai tendance à penser que le moment est peut-être venu de différencier ce qui relève de l'administration de l'École et de sa politique (CIG, CAG, CO) et ce qui relève de la passe et des élaborations de savoir qui en résultent, en tant que procédure et expérience. N'obtiendrions-nous pas une meilleure participation si les cartels incluaient des passeurs et des AE – pour ces derniers c'est déjà le cas –, ce qui permettrait de réduire le nombre de membres du CIG ? Sans doute le démarrage de l'École imposait l'option alors prise, mais n'y a-t-il pas là opportunité pour séparer davantage hiérarchie et gradus ?

Colette Soler a proposé aussi une modification importante au niveau des commissions : qu'on ne puisse se représenter immédiatement après un mandat à l'instance internationale de garantie. C'est nécessaire en effet au renouvellement des commissions qui dirigent l'École et permettrait d'éviter « l'éternel retour des mêmes », qui peut faire penser qu'il y aurait, du fait de quelques-uns, en quelque sorte une « confiscation du pouvoir ».

Susciter le désir d'École passe – c'est le cas de le dire – par le mouvement. Je n'ai pas besoin de rappeler le « tourbillon » que Lacan appelait de ses vœux à la base de l'École et qu'il s'agit d'« acter », encore. La permanence, l'*automaton*, tout ce qui nourrit l'inertie n'augure pas d'un avenir assuré, préférons la permutation généralisée à la léthargie généralisée.

Ce mouvement, ce renouvellement, ces nouveautés, ce tourbillon valent pour les membres qui, dans nos statuts, sont désignés comme « membres actifs ». La définition en est simple : « Ils y ont été admis pour participer au travail d'École. » De mon point de vue, participer au travail d'École implique d'y consacrer du temps *et* d'y exposer, d'une manière ou d'une autre, son travail. C'est ce travail, cette production que l'École doit s'efforcer de faire connaître, aux niveaux aussi bien national, international que local. À ce propos, les cartels bien sûr ont leur fonction, mais des rencontres nationales de l'École ailleurs qu'à Paris pourraient y contribuer, pourraient favoriser le transfert sur l'École. Je ne développe pas davantage...

J'en viens à la question des AME, dont la place est centrale, non seulement dans la structure de l'École mais dans la perspective de son développement. Il est vrai que les AME ne sont pas uniformes, que certains plutôt écrivent, d'autres parlent, et d'autres gardent le silence. Il n'en reste pas moins qu'il leur revient de désigner les passeurs et par là ils se trouvent très impliqués dans le processus de la passe, sans compter leur présence dans la CIG et les commissions de l'École. Sur ce point, ne serait-il pas souhaitable d'examiner – il faudrait voir sous quelles formes – les liens des AME et de l'École, afin de prendre des options quant au rôle qu'ils ont à jouer dans la marche de l'École ? Je laisse la question ouverte pour la discussion à venir...

Enfin, dernier point : il porte sur le circuit de la demande. Il faudrait je crois rééquilibrer le circuit de la demande, voire créer un circuit de la demande. Je m'explique : si les membres sont en droit d'attendre de l'École qu'elle facilite leur travail et sa reconnaissance, l'École n'est-elle pas en droit de demander à ses AME et à ses membres une contribution : d'une part dans la mise en place d'activités, mais d'autre part dans l'élaboration du savoir, dans sa production et son partage. Le membre a des droits mais son engagement dans l'École comporte aussi des devoirs, sinon c'est la porte ouverte aux

sempiternels reproches : ce sont toujours les mêmes qui parlent, toujours les mêmes qui décident.

Si on veut que ce ne soit pas toujours les mêmes, la seule véritable solution impose que les autres membres s'avancent, les modifications formelles sur l'organisation ne pouvant résoudre la totalité du problème. Pour qu'ils s'y autorisent, sans doute faudrait-il que l'École, ses instances le disent clairement : l'École attend de ses membres et de ses AME qu'ils manifestent leur transfert de travail.

Ne nous y trompons pas, ce n'est pas le transfert sur tel ou tel qui permettra à la psychanalyse de se maintenir et de faire face à la pression néolibérale et scientiste. C'est bien à partir du rapport que chacun entretient avec la psychanalyse, telle que Lacan l'a changée et dont il a produit les formes institutionnelles adéquates, que la place qui revient au réel peut ne pas être démentie à tout bout de champ. Il me semble que c'est le prix qu'une École doit payer si elle veut continuer à pouvoir faire pièce au discours dominant et, comme Lacan a pu le formuler, l'analyse « faire prime sur le marché ».

Colette Soler

De la possibilité d'une école *

Je me suis souvenue de ce que Lacan posait dès son « Acte de fondation », à savoir que l'éthique de la psychanalyse, c'est la pratique de sa théorie. Il l'a répété plus simplement en évoquant le devoir pour l'analyste de penser la psychanalyse. Eh bien je crois qu'il en est de même pour l'école. Nous avons des questions très concrètes : admettre des membres, proposer des AME ou des passeurs, ou nommer des AE. Tâches délicates et controversées. Et pour fonder les décisions, ou au moins les orienter, il faut donc revenir au concept de l'école comme « expérience originale », disait Lacan. Peut-on, par exemple, penser la différence entre un membre de l'École et un membre d'une association quelconque ? Entre un AME de notre école et un didacticien d'un autre groupe ? On ne peut pas simplement répondre que les nôtres travaillent, car aujourd'hui les analystes travaillent partout, et même fébrilement, lectures, congrès, rencontres, publications, etc. On ne peut pas non plus répondre simplement que c'est un engagement, j'ai souligné ce point ; c'est nécessaire, mais encore faut-il dire à quoi ils s'engagent.

Sur tous ces points il serait coupable de s'en remettre seulement aux sensibilités des uns et des autres, voire à celle de la majorité, dernier recours aujourd'hui, puisqu'elle est devenue la seule autorité en matière d'opinion.

Je voudrais donc parler de la possibilité d'une école dans sa différence d'avec un regroupement quelconque, et quelle qu'en soit la charte, car une charte n'est qu'une déclaration d'intention. Y a-t-il un ordre libidinal possible, dont des liens possibles, qui ne soit pas celui du groupe quelconque ? Tous les groupes fonctionnent comme Freud l'a décrit, selon la logique de la masse, que gouverne à la place du

* Intervention faite lors de la journée débat d'École du 16 juin 2013 à Paris.

semblant un idéal, signifiant maître élevé au statut d'objet. Dans les groupes analytiques, ce sont ceux que je vais appeler pour aller vite les leaders transférentiels qui l'incarnent, et ça produit par le jeu des doubles identifications verticales et horizontales que Freud a écrites, ça produit ce que Lacan appelait comme des « cliques ». C'est visible à l'œil nu, partout avant, après et déjà dans l'EFF.

Peut-il y avoir un autre ordre libidinal qui se mette un tant soit peu en travers ? Sinon pas d'école possible. Lacan a répondu en 1977, autant dire que ça le tracassait, au début de *L'insu que sait...* Il a répondu affirmativement, à propos du cartel, où les membres peuvent être liés par une autre identification, je cite, une « identification participative au désir de l'autre », sans majuscule à autre, c'est l'identification hystérique, la troisième de Freud. Mais il faut ajouter quelque chose. Le cartel qui est construit sur le modèle des groupes de Bion n'est pas seulement un petit groupe où chacun est à égalité, mais un groupe qui a une tâche précise, à savoir penser la psychanalyse chacun selon sa place dans la formation. Autrement dit, l'hystérie ici évoquée n'est pas n'importe quelle hystérie. C'est si vrai que Lacan se situe lui-même dans le même développement, comme hystérique parfait, sans symptôme, et en outre, on le sait, analysant dans son enseignement.

Il s'agit de l'hystérie analysante, qui n'est pas l'hystérie comme structure clinique ou discours. La meilleure preuve, il y en a d'autres mais celle que je vais dire est la meilleure, la preuve donc que l'hystérie analysante ne se confond pas avec l'hystérie clinique, c'est que dans les cures nous hystérisons non seulement les hystériques, qui en ont bien besoin pour passer à l'élaboration, mais aussi les obsessionnels, les phobiques et même les pervers, et ils n'en deviennent pas hystériques pour autant – seulement hystérie analysante ¹. C'est à cette hystérie-là que Lacan fait appel quand il parle de transfert de travail. D'ailleurs, « identification participative au désir de l'autre » est la meilleure définition du transfert de travail, mais je ne développe pas ce point. C'est encore le passant qu'il invite à l'hystérie

1. À propos de l'hystérie sans symptôme sur laquelle Michel Bousseyroux a posé une question dans la discussion, je crois qu'on peut la définir comme une hystérie qui n'engage pas l'option d'aversion à l'égard de la chair reconnue par Freud et reprise autrement par Lacan. Elle se réduit à l'identification au manque de l'autre, à l'objet *a* comme manque inscrit au cœur du nœud. Dans le transfert de travail, c'est le manque à savoir comme moteur de l'élaboration.

analysante en 1976, pour cette deuxième passe qu'il définit dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » quand il donne pour tâche au passant de *s'hystoriser*, d'*hystoriser* son analyse, avec un y. Cette libido de l'hystérie analysante est seule à pouvoir fonder un lien d'école, spécifique. Et ce lien est inséparable des productions, des élaborations concernant la tâche de penser la psychanalyse.

Cependant, le possible étant ce qui peut ne pas se produire, encore faut-il la vérifier, cette hystérie analysante, faute de quoi il serait aisé à chacun d'y prétendre. Or il n'y a qu'une façon de la vérifier, c'est par son produit. L'analyse elle-même est un dispositif où elle se vérifie pour chaque analysant, elle s'y avère par l'élaboration produite. Et quand on dit qu'« il y a » ou qu'« il y a eu » analyse, c'est qu'il y a eu hystérie analysante.

De même dans une école, il faut des dispositifs où elle puisse se vérifier. Quels sont-ils ? Il y en a deux, institués, le cartel et la passe, et un autre moins institué, l'enseignement. Je laisse ce dernier de côté. Dès la définition du cartel Lacan y incluait les travaux produits et leur évaluation. Sinon pourquoi ferions-nous des journées de cartels, des publications, etc. ? Quant à la passe, c'est plus compliqué, et prête à plus de débats, parce que la question est présente, et n'est pas tranchée chez nous ni nulle part, de savoir si le dispositif est fait plus pour évaluer l'analyse du passant ou plutôt sa capacité à en dire quelque chose qui soit reçu. Autrement dit, est-ce un dispositif qui vérifie seulement la performance analytique déjà advenue ou la capacité d'hystérie analysante maintenue hors ou à côté de l'analyse ? Je crois que la seconde option était celle de Lacan en 1976, et il est clair que ce point engage la question des nominations d'AE.

Mais quoi qu'il en soit, et quelles que soient les difficultés rencontrées dans ces dispositifs, je souligne que l'école n'est pas s'il n'y a pas de dispositifs où puisse s'avérer que ce à quoi on prétend, à savoir un lien d'école original, existe de fait. Comment alors ses membres et ses AME pourraient-ils ne pas être tous concernés par ces dispositifs ? Cette vérification, évidemment, ne peut pas ne pas avoir d'effet de retour sur les liens d'école eux-mêmes, ces liens constituant d'une école. Sans cette vérification et cet effet de retour sur l'école même, il peut y avoir de l'hystérie analysante bien sûr. Mais ce sera au mieux une hystérie analysante parlant à la cantonade, donc

sans effets de retour sur la communauté – je laisse de côté les effets narcissiques –, sans effets, faute d'une école où son efficace à la fois se vérifie et se démultiplie. Il y a solidarité entre dispositifs d'école et école, l'une, l'école, n'allant pas sans les autres, et réciproquement.

De ces considérations on peut tirer quelques perspectives concernant toutes les décisions pratiques à prendre. Je dis perspectives d'orientation et je ne dis pas critères d'application, perspectives d'orientation pour chaque membre, qu'il soit dans une commission où des décisions sont à prendre ou simplement membre, AME ou AE pour définir ses contributions, voire ses devoirs à l'égard de l'École. Par exemple un membre d'école, le souhait d'en être y suffit-il ? De même, pour les AME, suffit-il que celui qui est proposé soit localement un bon clinicien, comme le disent souvent ceux qui les proposent ? C'est déjà très positif certes, c'est nécessaire même, mais ce n'est pas suffisant, car de bons cliniciens il y en a partout, pas seulement chez nous, et des mauvais aussi d'ailleurs. La question, c'est l'AME de *notre* école, qui en outre est internationale. Enfin, il faut aussi ouvrir la réflexion sur la nomination des AE. Je crois, je l'ai rappelé récemment, que nous sommes arrivés sur ce point à un moment déterminant de notre école internationale du fait du peu de nominations d'AE, comparé au nombre des passants, et plus largement au nombre des analystes qui exercent dans notre école. Je ne doute pas que ce soit un symptôme, à interpréter donc, si on veut le corriger un tant soit peu, ce qui me paraîtrait bien nécessaire, voire urgent.

Articulation
Collège clinique-Forum-École

Bernard Nominé

Introduction au débat sur l'articulation Forum-Collège clinique-École *

En préambule à notre débat sur l'articulation Collège clinique-Forum-École, je voudrais rappeler un point de notre histoire. Dès septembre 1998 nous avons mis en chantier les Collèges cliniques, soucieux que nous étions d'être présents sur le terrain de la formation clinique. Le CCPSO (Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest) a été fondé le 17 octobre 1998. La charte de l'IF date de novembre 1999 et l'École a été fondée en décembre 2001. C'est dire qu'au départ ce sont les Collèges cliniques qui nous ont identifiés.

Or il faudrait examiner ce qu'il s'est passé dans ce moment fondateur. Pour ce qui est du CCPSO, cela s'est passé de la façon suivante : avec une poignée de collègues qui avaient l'expérience d'un enseignement clinique dans l'ECF et quelques collègues supplémentaires auxquels nous accordions notre confiance, nous nous sommes réunis et avons fondé les statuts d'une association qui puisse assurer une formation permanente. Nos statuts prévoyaient que le conseil scientifique de cette association soit composé, outre du conseil d'administration, de deux collègues appartenant à notre communauté des Forums, l'un en France, l'autre en Europe. Nous marquions ainsi le souci d'inscrire formellement dans nos statuts l'appartenance de notre collège à un réseau international. Je crois qu'on peut y voir après coup une pierre d'attente pour l'École à venir, car, au fond, une des fonctions de l'École est de faire réseau non seulement entre les différents Collèges cliniques mais aussi entre les Collèges et les Forums.

Mais à l'époque nous n'en étions pas là et nous avons constitué l'équipe enseignante avec des collègues qui étaient engagés moralement à nos côtés sans exiger pour autant un engagement formel dans

* Intervention faite lors de la journée débat d'École du 16 juin 2013 à Paris.

les Forums puisque, je le rappelle, la charte de l'IF n'a été signée qu'en novembre 1999. C'est ce qui fait que certains collègues ont pu intégrer l'équipe des enseignants sans faire explicitement partie des Forums.

La façon dont nous nous sommes recrutés porte un nom, c'est une cooptation, et cela ne pouvait pas être sans effet au niveau de la communauté que nous formions ; il y avait d'un côté les membres du Forum, de l'autre la *short-list* des enseignants au Collège clinique. Bien que dans notre région il n'y ait pas eu de répercussions néfastes, je sais que cette fondation des Collèges cliniques a pu soulever ailleurs bien des problèmes, au point même que cela a pu servir de déclencheur à de profondes scissions. Cette promotion des Collèges cliniques a supplanté, en certains endroits, l'investissement pour le Forum. Tous ceux qui comme moi voyagent ont très vite remarqué le fait. Nous avons tenté d'y remédier comme nous le pouvions en incitant nos collègues à profiter de nos déplacements pour organiser des activités Forum et plus tard des Espaces-École.

À ce niveau-là je voudrais souligner un évènement qui me semble important, dont vous avez peut-être vu passer l'annonce sur nos réseaux, c'est le fait que l'an dernier nos collègues d'Athènes qui s'étaient constitués en deux forums distincts ont réussi à se mettre d'accord pour faire fonctionner ensemble un Espace-École. Je crois qu'il faut saluer cet évènement comme il le mérite, saluer la détermination et la patience de nos collègues et dire aussi que nous avons œuvré pour soutenir cette création. En effet, si les espaces cliniques et les Forums peuvent se multiplier, si nous ne voulons pas gaspiller nos efforts, il faut rappeler que l'École est une, et non pas multiple. Autrement dit, si nous sommes décidés à faire fonctionner l'École comme un lieu où l'on peut soutenir le débat entre nous, un lieu où penser ensemble, alors tout est possible pour pallier le fractionnement qui, sans cet espace, serait inéluctable.

Revenons un instant encore sur notre histoire.

Nous avons rapidement mis en place un lien entre les différents Collèges cliniques en essayant de coordonner les thèmes d'étude. Ce ne fut pas facile au départ parce que nous devions vaincre une certaine résistance face à ce qui a pu être vécu par certains comme une mise au pas. Il ne faut pas oublier que, vu notre histoire, nous portons la marque d'un traumatisme. Nous sommes des traumatisés de

la pensée unique et ce fantôme est toujours prêt à resurgir. Ce ne fut donc pas si facile de convaincre de l'intérêt de coordonner nos thèmes de travail. Pourtant, l'atomisation de notre communauté en satellites autonomes ne prémunit nullement contre la pensée unique. Car la pensée unique s'installe très confortablement dans des baronnies. Plus la communauté est restreinte, plus il est facile d'imposer une pensée unique. C'est facilement vérifiable dans le milieu lacanien, où certains groupes se sont constitués autour d'un analyste.

En fédérant les différents Collèges cliniques autour de l'École nous exprimons notre souci de contrer la pente naturelle à la pensée unique. Si l'École est bien ce que nous avons souhaité, si elle se maintient au niveau où on l'attend, c'est-à-dire si elle est l'École des Forums, alors elle doit favoriser le débat, le partage, et c'est à ce prix que nous pouvons espérer gagner un peu de terrain sur le réel de la clinique. À quelques exceptions près dans l'histoire, le savoir est plus souvent le fruit d'une élaboration collective.

Dernier point que je voudrais soumettre au débat : depuis douze ans les Forums ont leur École. Il me semble qu'on pourrait exiger d'un enseignant au Collège clinique qu'il ait fait preuve de son engagement dans l'École, c'est-à-dire qu'il soit membre de l'École avant d'intégrer cette fonction d'enseignant. Bien sûr, une mesure de transition devrait être envisagée pour ceux des enseignants qui ne sont pas, de fait, membres de l'École à ce jour.

Marc Strauss

Les relations avec les autres associations de psychanalyse *

La question n'avait jamais été explicitement articulée depuis le début de notre École. Elle l'a été à la suite d'un fait institutionnel survenu récemment à propos d'une association qui s'est constituée par scission de la nôtre, par opposition à la nôtre donc. Au-delà de ces circonstances occasionnelles, la question s'est donc posée du coup de nos relations avec les autres associations de psychanalyse. Qu'est-ce qui en fait l'enjeu ?

Les échanges

Avant d'aborder la distinction entre les contacts au niveau institutionnel et les contacts individuels, il me semble nécessaire de poser non pas une question qui ne serait que rhétorique, mais un constat préliminaire : il y a un marché des associations. En particulier, au niveau qui nous intéresse d'abord, des associations qui se réclament de l'enseignement de Lacan. Chacune n'a-t-elle pas vocation à faire prime sur le marché ? Injonction de Lacan pour la psychanalyse, dans sa « Lettre aux Italiens », lui pour la psychanalyse et non pour les associations entre elles.

Certes, nous le savons, pour une part ces associations se présentent volontiers comme complémentaires sur le marché. Quand la psychanalyse est menacée, elles font front, comme dans l'affaire de l'amendement Accoyer et ses suites ou, plus récemment, à propos de la prise en charge de l'autisme dans la condamnation de la psychanalyse par la Haute Autorité de santé. Et nous pouvons constater que ce n'est pas sans quelque succès.

* Intervention faite à Paris lors de la journée débat d'École du 16 juin 2013.

Mais entre elles, quand elles n'ont pas à défendre une psychanalyse postulée *a priori*, que se passe-t-il au titre de la psychanalyse ? Chacune cultive dans son champ associatif le produit appelé dans toutes « psychanalyse lacanienne » et s'efforce de le diffuser auprès du public. Certaines essaient de le diffuser auprès du public le plus large et s'en font une gloire, d'autres auprès d'un public plus restreint mais plus choisi, et s'en font une gloire aussi. L'une est-elle meilleure que l'autre, c'est ce qui est difficile à déterminer quand on ne s'appelle pas Élisabeth Roudinesco. D'où en effet en juger, sinon par les critères en vigueur dans une association, c'est-à-dire en étant juge et partie.

Elles sont donc concurrentielles, en même temps que complémentaires, et leurs échanges épistémiques sont assez réduits. Nous pouvons vérifier que nous parlons encore *grosso modo* la même langue, ce qui n'est plus le cas avec les psychanalystes de l'IPA, dont le vocabulaire non seulement n'est plus le nôtre mais nous est souvent incompréhensible. Nous pouvons aussi chez nos collègues trouver matière à alimenter notre travail, ne serait-ce que pour répondre au leur. Cela dit, ces échanges n'ont pas vocation à modifier le paysage analytique.

Bref, il n'est pas certain que le lien avec les autres associations relève de la politique de la psychanalyse. Nous en avons une certaine expérience au Forum, par les diverses invitations faites ou honorées, jusqu'aux organisations conjointes d'activités comme le dernier colloque de Cerisy. Cela dit, cette question de la politique de notre présence dans le champ social, de notre visibilité et de notre domaine d'influence existe aussi, d'autant que, au contraire d'autres associations, nous n'avons pas d'insertion universitaire ou psychiatrique très forte. C'est ma première question en ouverture à ce débat.

Un réel des associations ?

Deuxième point : elles ont beau s'allier à l'occasion de telle ou telle initiative, chacune de ces associations se singularise par son style propre, en général reconnu par tous, et indépendamment des membres qui la composent : là c'est sérieux et on travaille, là c'est moins rigoureux mais plus sympathique, là on travaille mais essentiellement à cultiver le psittacisme, etc. En même temps, chaque

association a beau avoir son intitulé en référence à la psychanalyse, EPFCL, ALI, etc., dans le langage courant elles sont chacune aussi désignées à partir du nom propre de leur chef de file, et chacune en a un, l'association de M. X, M^{me} Y, M. Z, etc. De surcroît, leurs membres sont souvent désignés à partir de ces noms propres, comme des X-iens, des Y-iens ou des Z-iens. Cela est trop systématique pour que ce soit de hasard et ne réponde pas à une nécessité structurale, dont il nous faut dégager la logique.

Repartons d'une formule qui m'avait frappé lors de notre réunion préparatoire au local : une École, c'est fragile. À entendre non au sens de la psychopathologie, comme on dit « Untel est fragile », mais au sens de l'objet précieux, une antique porcelaine chinoise par exemple. Autrement dit, si on veut continuer à en jouir, il faut en prendre soin, ne pas la traiter n'importe comment. Nous pourrions même dire que la psychanalyse est fragile, et Lacan n'a jamais exclu qu'elle ait dans l'Histoire le statut qu'il accordait à l'amour courtois : un météore surgit dans la nuit du Moyen Âge, au moment de la plus complète dégénérescence du discours du maître qui avait pris la forme du mauvais rêve de la féodalité.

Il y a à cette fragilité des raisons externes, et des raisons internes. Les externes tiennent au monde dans lequel nous vivons, de plus en plus régi comme Lacan le prévoyait par le discours de la science, avec son corrélat qui est la montée en puissance des experts habilités à évaluer la rentabilité des produits proposés sur le marché. Un autre de ses corrélats est plus brutal encore : je parle de la crise économique dont nous sommes loin d'être sortis et qui sur notre pratique, sur les possibilités mêmes de cette pratique a des incidences notoires. Ce n'est peut-être pas trop sensible encore en France, mais nos collègues espagnols et grecs en savent un bout là-dessus. Sur ces raisons externes, nous ne pouvons pas grand-chose. Je passe donc aux raisons internes de la fragilité d'une École.

La première est qu'elle est composée de membres, qui sont autant de *parlêtres*, soumis par là aux aléas de leur organisme. Ainsi, tout récemment, le drame qui a frappé nos amis napolitains et par-delà notre ensemble international.

La deuxième raison de cette fragilité tient à la particularité du transfert. Il est à la fois très solide et très fragile. Nous le savons, il

n'est jamais composé que de tendances positives. Ainsi, il est loisible à ceux que rien ne rebute de spéculer sur la déception transférentielle qui ne manque jamais de se faire jour. Elle fait d'autant plus retour dans la vie institutionnelle qu'elle est méconnue dans sa dimension structurale. En effet, dans une institution où des décisions sont prises tout le temps et à différents niveaux, les motifs de mécontentement non seulement ne manquent jamais, mais s'accumulent avec le temps. D'où cette règle pratique : si vous voulez être sûr d'être bien, voire très bien élu à un poste de responsabilité, faites-en le moins possible. Je n'invente rien, ça s'est vu chez nous. Dans un de ses séminaires, Lacan pour parler de l'angoisse évoque le troupeau, avec ses guetteurs chargés de produire le signe de la fuite en cas d'apparition de l'ennemi ¹. Et Lacan d'ajouter : le problème avec les humains, c'est que chacun est à lui-même l'ennemi du troupeau ². Ne pourrions-nous pas dire aussi que chacun est à lui-même l'ennemi de l'École ?

Quelles sont alors les conditions d'existence d'une École ? Ces conditions d'existence sont relatives à leur moment historique. Or, à mon sens, nous sommes à l'époque de l'existence du « On » dans la psychanalyse lacanienne. J'emprunte cette formulation au commentaire qu'a fait Martine Menès le 13 juin au local, lors de notre soirée de conclusion du séminaire École. Elle commentait le « On » de la question qui fait le titre de ce séminaire, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? », montrant qu'il était homogène à une politique d'École, et le mettait en série avec l'usage qu'avait fait Lacan de ce pronom dans sa formule bien connue de « L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », de même que dans son assertion sur l'inconscient dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » : « Quand l'esp d'un laps, etc., on est dans l'inconscient. On le sait soi. » Un « on » qui n'est pas sans lien avec le réel d'un savoir sans sujet, qui donc détermine le sujet plus que le sujet ne le détermine.

Pourquoi l'importance de ce « On » comme marque de la transmission effective de l'enseignement de Lacan ? Parce que nous sommes à une époque où nous avons à accompagner et à assurer le passage de la psychanalyse des mains des héritiers directs ou adoptifs de Lacan à... À qui ? À « On ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 423.

2. *Ibid.*, p. 427.

Certains groupes ou Écoles s'efforcent d'assurer la permanence de l'Un en l'entretenant. Ce n'est pas il me semble le cas de notre École, qui s'affronte non sans difficulté, mais non sans détermination, à ce passage au « On » pour lequel nous n'avons encore aucun modèle, qu'il soit passé ou existant.

Un « On » d'École, je le répète, qui n'est pas le « On » du groupe, ce dernier visant plutôt à noyer le réel en jeu. Au fond et pour conclure, si l'avenir est imprévisible, il me semble que nous devons obstinément poursuivre le fil qui est le nôtre et qui est notre marque, c'est-à-dire certainement entretenir des relations de courtoisie avec les autres associations, à condition que cette courtoisie soit réciproque. Mais nous avons surtout et avant tout par notre travail d'École à assurer la tâche de transmission qui est historiquement la nôtre. Une tâche qui n'est pas sans évoquer l'ambition qui portait Lacan quand il a fait sa tentative de *Scilicet*, à l'époque prématurée.

Homage à Fulvio Marone

Michel Bousseyroux

Hommage à Fulvio *

Fulvio Marone devait être là, ce matin, pour introduire ce séminaire des enseignants du CCPSO. Fulvio est là, dans nos pensées, dans notre cœur. Il est là, Autre enfin, mais jamais plus nous ne l'entendrons. *Mai piu. Nevermore, Nevermore, Nevermore*, répète le corbeau d'Edgar Allan Poe qui ne sait répondre que ce mot à qui souffre la perte de l'être cher. Ah ! comme nous aimions, ah ! comme j'aimais sa façon de parler, de s'animer, avec son accent, son énonciation, si unique, si vivante, si physique.

Fulvio, mon ami, a été foudroyé. Comme l'arbre de Giuseppe Penone enraciné ces temps-ci dans les jardins de Versailles. Il est mort soudainement, sur un trottoir de Naples, tout seul, le matin, m'a dit sa femme Francesca Tarallo, alors qu'il se rendait à son travail dans le dispensaire de la banlieue populaire où tous les jours il recevait ses patients. Fulvio était un grand psychiatre, un vrai psychiatre, comme il n'y en a plus guère, un très subtil clinicien. Il nous l'avait admirablement démontré au Collège clinique de Montauban, lorsqu'il nous avait rapporté le cas Maurizio. Nous avons été stupéfaits par la façon singulière dont Fulvio avait mis en acte, dans sa rencontre avec ce psychotique, la manœuvre du transfert qui est la condition indispensable d'un traitement possible de la psychose. Oui, Fulvio Marone était un psychanalyste qui ne recule pas devant la psychose. Francesca, pour qui c'est trop dur, m'a écrit qu'il travaillait sur l'inconscient réel et que durant cette dernière année il avait une

* Texte présenté en hommage à Fulvio Marone pour introduire le séminaire des enseignants du CCPSO, le samedi 8 juin 2013 à Bordeaux. Cet hommage fut rendu à plusieurs voix : Michel Bousseyroux, Jean-Pierre Bonjour et Albert Nguyen, et fut accompagné d'une lecture d'un extrait de l'ouvrage de Fulvio Marone (« Perversioni, perversione e père-version », tiré de *Perversione, Perversioni e Perversi, a cura di Franco Scalzone*) en langue de Fulvio, l'italien, par Melanie Jorba, inscrite à l'unité de Montauban.

véritable passion pour la topologie. Il s'est donné corps et âme à la cause analytique. Ce qu'il a apporté à l'ICLES, l'Institut clinique du lien social de Naples, comme au Forum psychanalytique lacanien d'Italie, est considérable. Tous ceux qui l'ont connu dans les Forums du monde entier, où il était très apprécié et sollicité, en témoignent. Longue est la liste de ses contributions au savoir du psychanalyste. Nous n'oublions pas ses conférences à Toulouse sur la nécrophilie et sur la clinique, d'Hippocrate à Lacan.

Je devais le retrouver en juillet à Naples pour deux conférences clôturant un cycle sur Joyce auquel il m'avait invité. Chaque fois que j'y ai parlé c'était accompagné de sa voix, de ses intonations et de la *tarentella* de sa gestuelle, puisque je l'écoutais me traduire, phrase après phrase, en italien. Je me souviens de ces chaudes soirées d'été que nous passions au vieux port, où tu nous parlais, Fulvio, de Masaniello, le pêcheur fou, l'insurgé devenu une semaine le maître de Naples, de la chanson napolitaine, de la *nenia*, cette lamentation des pleureuses, et où, avec Francesca et Nicole, tu chantais *Maruzzella...*

Albert Nguyễn

Un voyage à Naples

En avril Fulvio m'avait accueilli à Naples dans le cadre de l'ICLES, avec sa gentillesse habituelle. Le temps était au beau et nous avons marché, longtemps, dans les ruelles et les avenues du centre napolitain. Occasion de parler ensemble, de l'École, de la situation de la psychanalyse en Italie, de la fin de l'analyse. Nous avons aussi parlé de l'Italie du Sud, des transformations de la ville. Et nous avons parlé de ses projets pour le développement des activités EPFCL, des relations entre les ICLES et avec Praxis.

Nous avons marché longtemps jusqu'aux abords du port, puis nous avons travaillé, non sans enthousiasme et sérieux, sur la question du transfert et son destin. J'avais observé l'écoute attentive des collègues au discours de Fulvio.

Je n'oublierai pas la soirée très agréable que nous avons passée, il faisait si bon, détendus dans un très beau restaurant, à parler encore et encore, des travaux entrepris, de James Joyce surtout, et des groupes lacaniens, de la passe.

Et sur le chemin du retour je repensais à l'énorme travail accompli par Fulvio et ses amis pour que la psychanalyse lacanienne soit vivante, je repensais à son amitié, son authenticité si singulière, son style, son animation sur la chose analytique.

Soudain le drame, la tristesse, la perte certaine de Quelqu'un. J'aurais tant aimé poursuivre le dialogue entamé... L'ami Fulvio est disparu brutalement, nous parlons de lui, sa voix encore présente pour nous, mais il ne nous entend plus. Aussi, plutôt que de prolonger ces souvenirs, je vous propose que nous fassions cette chose traditionnelle : observons en mémoire de Fulvio une minute de silence.

Chronique éphémère sur les pères au ^{xxi}^e siècle

Jacqueline Patouet

Le père est une mère comme les autres *

« Et nous rendre plus légers le vivre et le mourir. »

Franz Kafka (*Lettre au Père*)

Dans l'éventail des pères du ^{xxi}^e siècle, j'ai choisi d'évoquer un père bien ancré dans son temps. Il revendique une place entière auprès de ses enfants et refuse l'effacement des pères des décennies précédentes. Dans le cas présent, c'est une forme d'engagement.

Le père est une mère comme les autres : c'est la réponse et le titre éponyme d'un essai de Damien Lorton, qui se définit lui-même comme « nouveau père ». L'auteur décrit le quotidien de son expérience de deux années en tant que « père au foyer » à temps plein et sa volonté d'élever ses trois filles en bas âge, qu'il appelle ses princesses. Sa conclusion est teintée de gravité et d'un peu de nostalgie : « Même impossibilité de l'achèvement, même travail invisible derrière la grâce apparente : tout enfant est une œuvre d'art. Surtout mes filles ¹. »

L'humour, la tendresse pour ses enfants n'enlèvent rien à sa lucidité. Que nous dit-il dans ses dernières phrases, sinon qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, que l'Autre est Autre à part entière et que même tout l'amour du monde ne saurait y remédier. Il aura appris aussi que la poésie des enfants n'est pas de l'ordre de l'écrit mais de celui du langage et de leur façon d'être. Oui, nous sommes d'accord, « nous avons beaucoup à apprendre de la légèreté des enfants ² ».

* D. Lorton, *Le père est une mère comme les autres*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2010.

1. *Ibid.*, p. 191.

2. *Ibid.*, p. 190.

Évoquer les pères du ^{xxi}^e siècle, c'est supposer qu'ils sont différents de ceux qui les ont précédés. En quoi les nouveaux se démarquent-ils des anciens ? En schématisant, on peut dire que les anciens se rangeaient derrière un idéal imposé par les impératifs de la société de leur temps : la Loi, l'Église, la pression sociale, les traditions, etc. Les nouveaux, lestés de l'idéal du père d'antan, sont peut-être plus aux prises avec la jouissance des pères-symptômes. Le père que nous avons évoqué le dit très clairement : « Chacun place son équilibre où il le souhaite et compose avec ses refus ³ », et « il faut vivre avec son temps, pour le meilleur et pour le pire ⁴ ». À lire Damien Lorton, on sourit devant ses contradictions entre une bonne et une mauvaise éducation. « Le respect de la forme est-il essentiel, secondaire ou comme le pensait Rousseau, parfois trompeur ⁵ ? », se demande-t-il. Il s'interroge et s'angoisse sur l'avenir de ses filles. Il imagine l'aînée qui n'a pas six ans en adolescente gothique. Cette idée lui étant insupportable, il revient à la raison : « On verra ce qu'il adviendra. Nous ferons tout ce que nous pourrons. [...] J'ignore ce que vous deviendrez, si vos projections enfantines se réaliseront ou non. Je ne veux finalement qu'une chose : que nous ne vous gâchions pas, que vous ne vous gâchiez pas ⁶. »

Trop ou pas assez de père ? Les pères d'omnipotents sont-ils devenus laxistes ? « Père, où es-tu, qui es-tu ? », peut-on se demander.

Des « nouveaux pères », on pourrait dire aussi qu'ils sont désas-sortis puisque, sous le vocable Père qui les réunit, il s'agit de sujets différenciés. Nouveaux ou anciens, il n'y a pas « les pères » mais « des pères », et différentes façons de l'assumer.

Damien Lorton termine son essai en disant que Marion, Jeanne et Louise sont l'œuvre de sa vie. Cela, nous l'avions deviné, mais il n'oublie pas de s'incliner devant la mère de ses filles.

Il n'existe pas de père idéal et chacun sait que son propre père l'est encore moins que tout autre puisqu'il est un père réel, vivant avec ses contingences.

3. *Ibid.*, p. 137.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 158.

6. *Ibid.*, p. 170.

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net